



Paul BESCHET

Mission en Thuringe

Au temps
du nazisme

APLEINE
VIE

PAUL BESCHET

**Mission
en Thuringe**
au temps du nazisme

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
12, avenue de la Sœur-Rosalie
75621 PARIS CEDEX 13

DANS LA MÊME COLLECTION

Seigneur, où me conduis-tu ? (A. Goutagny).
Dieu est drôle (François Chalet).
Les pauvres m'ont évangélisé (Joseph Bouchaud). Épuisé.
Les Militants, ces enragés de l'espoir (André Ironde).
Homme avec les hommes (Jean-Bertrand Bary).
L'Anesse de Balaam (Joseph Bouchaud et Frédy Kunz).
Les Chrétiens du premier amour (Joseph Bouchaud).
Flashes sur... les Actes des Apôtres (François Chalet).
Les Cabanes du Bon Dieu (Gilbert Le Mouél).
El fuego. Ce feu qui nous vient d'Amérique latine (Joseph Bouchaud). Épuisé.
Dieu dans le métro. 13^e édition revue et modifiée. (Gilbert Le Mouél).
Dinalva, jeune travailleuse brésilienne (Angelo). Épuisé.
Ces tutoyeurs de Dieu (François Chalet).
Le Christ au Chili (Henri Bourghéa).
La Côte d'Adam. 3^e édition revue et augmentée (Gilbert Le Mouél).
Mon meilleur pote : le Christ (Guy Léger). Épuisé.
Bonheur retrouvé (Louis Sintas).
En jouant notre peau (Louis Rouve).
Les Sans-Voix dans le pays de la liberté (Bertrand Hanrot).
Les jeunes... inventeurs de l'avenir (Joseph Bouchaud).
Chiffonnière avec les chiffonniers (Emmanuelle Cinquin).
Espérance de vie (Louis Locht).
Les chemins du temps (Magda Hollander Lafon).
Mon Dieu et moi (Gilbert Le Mouél). Épuisé.
Compagnons d'imprudence (Joseph Bouchaud).
Vers la vraie vie (Gilbert Desnoyers).
Sophie ma fille ou le combat pour la vie d'une enfant handicapée (Chantal Jolly).
Dieu m'aime comme ça (Louis Locht).
Désirer le désir (Marie-Abdon Santaner).
Aveugle je veux voir ! (Pierre Le Clerc).
Si L'oiseau reprenait son vol (Anne Déas).
L'Évangile de la « Fosse à cochons » (Joseph Bouchaud).
Soleil de justice, passions en Amérique latine (Ariette Welty-Domont, Alain Dutertre).
Benjamin, la nuit du matin (A.G.A. Cantenot).
Au Chili, l'espoir quand même (J. Lancelot).
La Sève de la vie (Hubert Dupin).
Génération sans frontières (M.E.J.).

A mes compagnons martyrs.
A leurs familles.
A tous ceux qui ont partagé notre exil.
A ceux qui nous ont été fidèles au temps de
notre Mission,
ces pages trop rapides d'un modeste récit.

Pâques 1946.

Tous droits réservés
 © Les Éditions ouvrières, Paris, 1989

Imprimé en France
 ISBN 2-7082-2579-0

Printed in France

AVANT-PROPOS

Juin 1940... Après l'armistice, les Nazis, qui occupent le pays, décident :

1. La division de la France en zones : zone non occupée, dite libre — zone occupée — zones interdites (Nord et Est) — zones côtières. Ces zones aux lignes de démarcations très verrouillées limitaient considérablement les possibilités de communiquer.

2. Le contrôle de toutes les activités. L'ordonnance de 28 août 1940 faisait obligation à tous mouvements ou associations de demander et d'obtenir l'autorisation de continuer ses activités.

3. Le développement d'une politique de la jeunesse pour constituer progressivement une jeunesse unique.

Pour l'occupant, les Français devaient participer à l'effort de guerre allemand, par leur travail. C'est d'abord l'appel aux « volontaires » de 1940-1941 qui se solde par un échec.

En 1942, pour faire face à ses besoins de main-d'œuvre, l'Allemagne adopte la méthode de la contrainte pour recruter des travailleurs dans les territoires occupés. En mars Fritz Sauckel exige 500 000 hommes. En juin, c'est la « Relève » instituée par les autorités allemandes — sous couvert du gouvernement de Vichy — qui font miroiter le rapatriement des prisonniers de guerre en échange des travailleurs français. Puis vient la loi du 4 septembre 1942 organisant la « réquisition ». Les jeunes travailleurs sont pris à la sortie des usines.

Cela ne suffit pas à satisfaire les exigences de l'occupant. Les allemands mobilisés partent sur les champs de bataille de Russie. Il faut les remplacer dans les usines. Le 16 février 1943, c'est la création du « Service du Travail Obligatoire » (S.T.O.) auquel sont astreints les jeunes nés entre le 1^{er} janvier 1920 et le 31 décembre 1922, obligation étendue ensuite au dernier quart de la classe 1939.

Aussitôt se mirent à pleuvoir les convocations. Le gouvernement avait décidé de faire vite pour éviter que les intéressés n'aient le temps de disparaître et nombreux furent les jeunes arrachés à leurs foyers, pour rejoindre les usines allemandes. Le pouvoir nazi savait faire jouer la menace des représailles contre la famille ou un frère qui partirait à la place de l'intéressé. Peu réussirent à échapper à cette contrainte inique en se camouflant. Des réfractaires iront ensuite rejoindre les maquis de la Résistance.

Les mouvements d'action catholique, et particulièrement la J.O.C., refusèrent d'obtempérer aux exigences de l'ordonnance du 28 août 1940 au risque d'être poursuivis. Le 3 août 1943 vers 16 heures, trois agents de la Gestapo arrêterent trois dirigeants nationaux de la J.O.C. Ils sont relâchés après l'arrestation de l'abbé Guérin, fondateur de la J.O.C. française, emprisonné à Fresnes jusqu'au 22 décembre 1943.

« Là où se trouvaient les jeunes travailleurs, là devait être la J.O.C. » C'était la consigne. Pendant ce temps, en Allemagne, des jocistes et des scouts prenaient en main l'animation de « groupes d'amitiés », des sports et des loisirs dans les camps de travailleurs. Aidés par les aumôniers clandestins et des séminaristes requis pour le S.T.O., ils organisaient l'action catholique, interdite et pourchassée par les nazis. C'est cette action qui a conduit certains des nôtres jusqu'au martyre.

La Béatification de l'un d'eux : Marcel Callo, par Jean-Paul II, le 4 octobre 1987, a été l'occasion d'une rencontre entre les générations et d'émouvantes retrouvailles entre des anciens militants d'action catholique clandestine en Allemagne : prêtres, religieux, jocistes et scouts. Ceux qui étaient présents à Rome, au soir de cette béatification, ont décidé de s'organiser pour :

— honorer et transmettre la mémoire de ceux, qui, comme Marcel Callo, ont été arrêtés par la Gestapo à cause

de leur action catholique, et sont morts en « TÉMOINS DU CHRIST » dans les camps de concentration nazis ;

— apporter une active collaboration aux recherches, interventions, témoignages, en vue de l'ouverture de la cause de béatification de ces jeunes, martyrs pour leur Foi.

Le 14 septembre 1988, le cardinal Decourtray, président de la conférence des évêques de France, a pris la décision d'ouverture de la cause de béatification collective des « Martyrs de l'apostolat organisé au sein du S.T.O. ». Cette cause collective, de dimension nationale, concerne actuellement 9 prêtres, 2 séminaristes, 4 frères religieux étudiants, 11 scouts et 17 jocistes. Ces 43 martyrs ont œuvré dans différentes régions de l'Allemagne hitlérienne, ainsi que peuvent en témoigner les survivants. L'ouvrage de Paul Beschet, *Mission en Thuringe* édité en 1946 et 1947, est l'un des rares témoignages, écrits après la guerre, d'une démarche apostolique ecclésiale, concernant cette période, dans les circonstances historiques qui lui sont propres.

Les événements pré-cités ont provoqué une nouvelle demande de ce livre devenu introuvable. De nombreux militants et leurs amis, qui ont vécu la captivité, le S.T.O., la résistance ou la déportation, désirent l'avoir à nouveau. De jeunes adultes, devenus parents, s'intéressent maintenant davantage à cette période historique et à certains de ses aspects, plus ou moins occultés au temps de leur propre adolescence. Des historiens, des groupes d'études, de nombreux jeunes, ouvriers ou étudiants, réclament ce livre, aujourd'hui, car il est un témoignage vivant et authentique de ce qu'ont fait des militants chrétiens, des prêtres, et des séminaristes, pour rester fermes dans leur Foi, la partager et témoigner de leur résistance à l'idéologie nazie.

C'est pourquoi, les trente militants, acteurs de *Mission en Thuringe* qui se sont réunis les 19-20 et 21 avril 1988 au manoir de la Briandais, à Missillac en Loire-Atlantique, ont unanimement décidé de la réédition de cet ouvrage.

Que la lecture de ces pages relatant l'extraordinaire aventure de ces jeunes, qui au péril de leur vie, ont su s'organiser pour maintenir le moral de leurs camarades, malgré leurs dures conditions de vie, garder et consolider leur Foi et la transmettre, dans des circonstances histori-

ques exceptionnelles, soit une aide et un encouragement à ceux qui militent aujourd'hui, dans d'autres circonstances tout aussi graves et qui s'appellent : crise économique, chômage, « nouveaux pauvres », délinquance, non respect de la vie, dégradation morale, racisme, faim dans le monde, déséquilibres sociaux et politiques mondiaux. Celles-ci rendent urgents : des actions organisées en faveur de la liberté, de la justice, de la paix et du respect des droits de l'homme, — des engagements de chrétiens, témoins de Jésus-Christ.

Auguste EVENO
Emile PICAUD
anciens responsables d'action
catholique clandestine au S.T.O.
44350 Guérande, octobre 1988

NOTE DE L'AUTEUR

Un comité de relecture nous a aidé à apporter des corrections, des précisions et des compléments au texte édité en 1946-1947. Nous espérons que le récit en sera amélioré pour le lecteur d'aujourd'hui, plus de quarante-deux ans après sa première parution, agrémenté aussi d'un crédit photographique sélectionné.

Que soient ici remerciés les familles et les amis qui ont contribué à ce travail, particulièrement : Jean et Christiane Millet, Emile Picaud, Auguste Eveno, Julien Van de Wiele, Roger Martins, les Editions Ouvrières, et Joseph Murzeau sj, dessinateur.

Paul BESCHET s.j.
Lyon, le 28 novembre 1988

PRÉFACE

La lecture de ces pages de vie chrétienne moderne, évoque l'Eglise des premiers siècles.

On y trouve la même foi vivante qui éclairait les catacombes, le même amour surnaturel des premiers témoins de Jésus-Christ, rougissant de leur sang les arènes romaines.

Là, les catacombes sont les bois, les rues, les cafés des cités industrielles allemandes, et les cirques nazis sont ces « Konzentration slager » équipés scientifiquement pour des souffrances et des morts raffinées.

Les jeunes chrétiens et spécialement les jocistes, trouveront dans cet ouvrage dont on ne saurait trop remercier Paul Beschet, l'exemple récent d'un comportement chrétien authentique. Ils découvriront comment leurs aînés, aidés par d'admirables aumôniers clandestins, trouvèrent tout naturellement des méthodes apostoliques appropriées et puisèrent dans leur union au Christ, des vertus surnaturelles qui firent de quelques-uns, des martyrs et, de tous, des missionnaires.

La parole de l'un d'eux, mort à Mauthausen (1), nous éclaire sur leurs sentiments :

« Je ne pars pas pour travailler ; je pars comme missionnaire. »

Ce ne fut pas une déclaration, un verbiage, car, en vérité, lui et ses compagnons le furent tout de suite et magnifiquement. Paul Beschet nous le dit : « Je trouvai une demi-

(1) Marcel Callo, jociste de Rennes, mort à Mauthausen le 19 mars 1945.

douzaine de dirigeants qui ont de la classe, le sens du social et du surnaturel... qui ont déjà réuni d'autres éléments... »

Combien cette rapide adaptation prouve la valeur de la formation reçue, les uns dans leur noviciat et les autres, les laïcs, dans les mouvements d'Action catholique.

Nous pensons en particulier à ces jeunes religieux qui avaient dû interrompre brusquement leurs études, quitter une communauté chaude et aimée...

Ils tentèrent et réussirent merveilleusement à en reconstituer une nouvelle, oh ! combien différente sans doute, mais aussi étroite et rayonnante ; si entraînant et fraternelle qu'elle remue toute une masse de jeunes, rendue amorphe et prête à toutes les déchéances par une vie terriblement déprimante.

Tous avaient pris la résolution de :

« Revenir meilleurs, revenir plus nombreux. »

Ils sont revenus meilleurs et enrichis de cette expérience douloureuse mais authentiquement chrétienne, avec un immense désir de se donner à fond à la reconstruction de leur patrie... et même du Monde...

En fait, il semble qu'ils ont été arrêtés, presque tous, dans cet élan, par une foule de circonstances, de désillusions, d'échecs qui les ont découragés. Ils voulaient continuer à vivre ce « christianisme de choc » et ils n'y ont pas réussi... Qu'ils reprennent à leur compte cette réflexion de Camille Millet dans sa prison : « Nous sommes « arrêtés », mais est-ce une raison pour « s'arrêter ? »

Nous nous permettons d'ajouter : « Ne vous découragez pas : la vérité et la vie finissent toujours par s'imposer. Votre volonté d'un christianisme de choc n'est pas autre chose que l'Evangile en action. Vous êtes dans la ligne de l'enseignement du Christ. Vous êtes ses apôtres et ses témoins. »

« Vous êtes le Christ vivant au milieu de vos frères, vous avez l'assurance d'être vainqueurs ! »

Faut-il ajouter que nous conseillons ces « souvenirs » à tous ceux qui ne « croient pas » à l'Action catholique, à tous ceux, prêtres ou fidèles qui ne savent pas encore toute la richesse de la conquête du milieu par le milieu, toute la valeur de la collaboration des laïcs dans les mouvements spécialisés.

Nous sommes convaincus qu'une telle lecture peut intensifier ce mouvement missionnaire dans nos sociétés modernes,

au sein de ces masses qui ne vivent plus dans l'irreligion, mais dans la religion.

Mission de lumière et de chaleur que le Christ a confiée à l'Eglise, c'est celle-là qui fut accomplie en Allemagne parmi les jeunes du S.T.O.

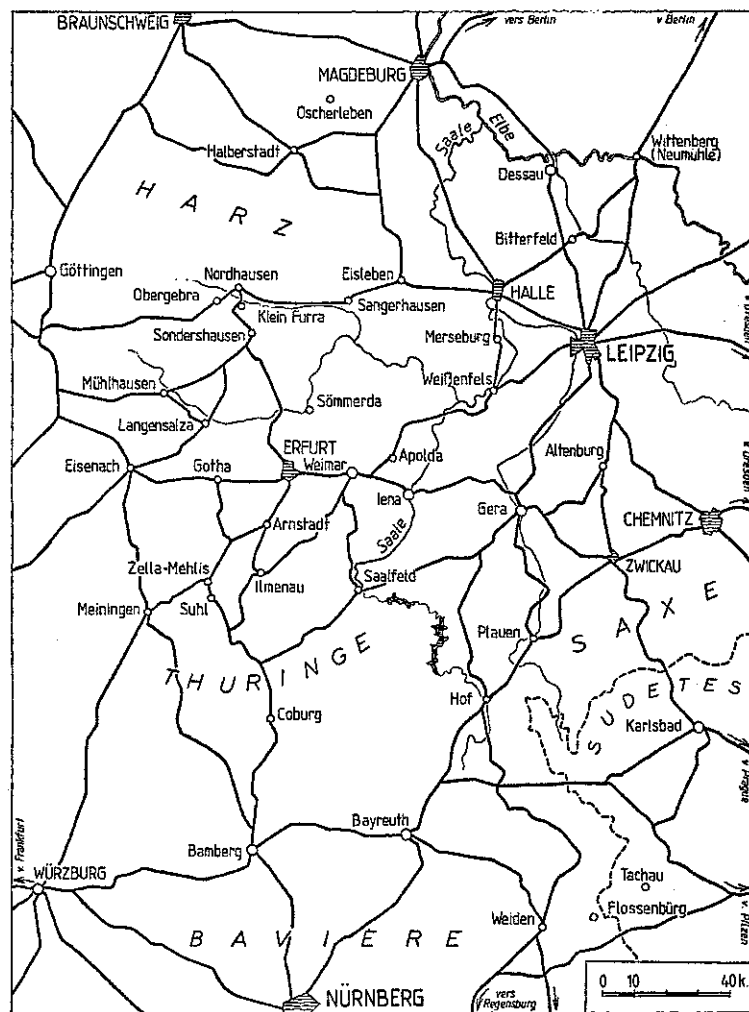
Nos foyers, nos quartiers, nos usines exigent sans doute une forme adaptée, des méthodes différentes, mais à coup sûr, le même esprit, la même foi, la même audace, le même don total qu'en Thuringe.

Joseph CARDIEN (2).
mai 1946

(2) Fondateur de la J.O.C.

PREMIÈRE PARTIE

Le S.T.O.



Carte de la Thuringe et des régions avoisinantes

CHAPITRE PREMIER

Voyage d'étude

En gare de Lyon-Brotteaux

Le samedi 31 juillet 1943, à 0 h 15, un train, tous feux éteints, quittait lentement la gare des Brotteaux, à Lyon, en direction de Dijon ; tous les voyageurs s'écrasaient aux fenêtres, non pas que la vision fût attrayante, décor classique d'un quai de marchandises émergeant difficilement d'une nuit opaque, mais il semblait qu'à travers cette banalité ils voulaient tous garder dans leurs yeux comme un symbole... C'était un train de requis du S.T.O... le nôtre : 1200 étudiants du Sud-Est.

La mise en route du convoi n'avait point manqué de saveur : les agents recruteurs de Sauckel (1) s'étaient vus gratifiés d'un fort lot d'étudiants, plus ou moins diplômés, de séminaristes et de jeunes religieux de tous Ordres, troupe récalcitrante, assez peu maniable. Une vingtaine d'entre eux n'avaient-ils pas eu l'idée saugrenue de faire irruption dans le Centre d'Accueil en soutane, sac au dos, caisse à paquetage à la main et supérieurs en tête. Le service d'ordre est plutôt gêné... « Pas d'histoires... mettez-vous là ! Ça suffit ! » — « Le chef du convoi, s'il vous plaît ? » On discute pour la forme. Ces Messieurs finissent par nous supplier de ne pas les forcer à prendre des mesures qui pourraient nuire à nos personnes. C'est bien. Nous n'insistons pas. On défroque en pleine gare, circulant

(1) Haut fonctionnaire nazi.

pendant plus d'une heure, la soutane ouverte et laissant entrevoir le pantalon de couleur et la chemisette d'été. Un inspecteur de la Croix-Rouge française, qui assistait à la scène et en avait saisi le grotesque et le tragique, nous demande : « Vous aussi vous partez ? » — « Que voulez-vous, lui fut-il répondu, pour nous partout où il y a de la jeunesse de France se trouve la France, surtout là où cette jeunesse est appelée à souffrir. N'ayez crainte, nous saurons être là-bas les ambassadeurs de la qualité française, comme nous y invitent les affiches de votre Centre d'Accueil. » Il y eut encore d'autres remous assez brûlants... La *Marseillaise* retentit... Puis tout retomba peu à peu dans le silence. On n'avait guère envie de parler : chacun n'aurait pu dire aux autres que ce que les autres lui auraient dit. Il était inutile d'extérioriser une pensée commune et partagée... Bercée par la chanson monotone des roues, dans les compartiments assombris, la rêverie fait peu à peu place au sommeil, seule attitude possible en prévision de lendemains inconnus mais à coup sûr pénibles.

On roule depuis trois quarts d'heure et déjà on s'arrête : Saint-Germain-au-Mont-D'or. Comme nous sommes à la fois précieux et insignifiants, gardés militairement pour la première raison, on nous oublie pendant quatre heures sur une voie de garage, pour la seconde. (Ces deux points de vue joueront constamment par la suite, nous serons maltraités parce que profondément exécrés ; et relativement ménagés parce que productifs.) Au petit jour on passe Villefranche, puis Mâcon. A Châlons, toilette au robinet de la gare : un peu d'eau fraîche sur les fatigues d'une nuit assez peu rembourrée... A dix heures nous atteignons Dijon : premier contrôle (ce ne sera pas le dernier et pendant deux ans nous apprendrons à être parqués, comptés, vérifiés et enregistrés). Des jeunes filles de la Croix-Rouge allemande, nous offrent un casse-croûte et nous repartons immédiatement. Cette fois c'est le vrai départ, *Marseillaise*, *Chant des Adieux* ; des cheminots ont la larme à l'œil. Nous ne quitterons plus ce train qu'en pleine Allemagne... Je me souviens d'une vieille qui nous regardait partir en pleurant et agitait son mouchoir en criant : « Bon courage les petits, vous serez de retour dans trois mois ! » (Nous étions aux temps heureux de la chute de Mussolini et les gens compétents affirmaient que

l'Allemagne ne saurait tenir seule longtemps !) Sous un soleil merveilleux le train nous offre les moissons de France. La bonne humeur règne, on mange les victuailles en commun, par petits groupes. Vers treize heures, Besançon et sa gare détruite ; nous sommes noirs de poussière et trempés de sueur. C'est la cohue autour de l'unique bouche à eau : ça n'avance pas vite, le sifflet hurle désespérément, le convoyeur s'époumonne, mais les gars, philosophes et gouailleurs, lui rétorquent : « T'as qu'à partir si t'es pressé, nous on l'est pas... t'occupe pas, il partira pas sans nous. » ... On se décide tout de même, le convoi repart lentement. Montbéliard. Il est quinze heures. Voici Belfort. Trois kilomètres plus loin la frontière et, derrière, non pas encore la terre allemande puisque c'est l'Alsace, mais le Grand Reich nous attend. Contrôle douanier, les bobards courent : « Ils vont nous fouiller, pas de livres ni de notes, pas de cartes, l'argent français est limité... » En définitive, visite bénigne et sans gravité... Adieu la France ! Et c'est en fin d'après-midi, alors que tout devient calme et grave, que les gosses, les femmes et les hommes d'Alsace, saluent ceux qui partent pour une « relève » peut-être tout autre que la rêve Hitler.

A Mulhouse, où nous arrivons vers 18 heures, Jacques Vignon, un jeune prêtre requis (2), dit la Messe dans son compartiment. On va prendre la communion à contrevoie, tandis que des copains attrapent au vol des canettes que les filles d'Alsace leur lancent d'une barrière de passage à niveau. Nouveau contrôle, nouveau casse-croûte : du pain, le bout de saucisse classique, une soupe, et surtout, fait essentiel, le premier don du Grand Reich : deux marks et demi. (Je pense à la vieille dame qui, rencontrant un gamin dans la rue lui glisse dix sous, disant : « Tiens mon petit, achète-toi tout ce que tu veux et tu donneras le reste à ta maman ! ») Quelques-uns d'entre nous causent avec le chef de gare, qui, malgré l'uniforme allemand, a un cœur français. Il cause à cœur ouvert, ravi, quelques instants... La France... Mais nous n'y sommes déjà plus. Il nous est recommandé par le truchement du haut-parleur de ne faire aucune manifestation, sinon : représailles. Beaucoup se penchent encore à la portière et la *Marseillaise*, intempestive-

(2) Du diocèse de Lyon.

tive et triomphale, jaillit en pleine gare, quand le train s'ébranle... Décidément, la psychologie française restera toujours pour l'Allemand moyen un monde fermé ! Neufbrisach. A 19 h 20 nous passons le Rhin. Voici Fribourg. Le convoi traverse la plaine de Bade et l'excitation de la journée tombe peu à peu avec le soir. On contemple silencieusement les houblonnières et la Forêt-Noire lointaine. On pense à tout le connu que l'on quitte et à l'aventure qui commence. Après Offenburg, nous nous installons pour la nuit. Dédé et moi partageons entre les deux banquettes, le plancher, les bonnes odeurs et la sueur. Avec beaucoup de volonté et de souplesse vertébrale, à travers sacs et caisses, Pierre, André, Jo et Momo aboutissent à un compromis satisfaisant... Où sont les dortoirs recueillis aux lits alignés ! Autres lieux, autres mœurs !...

En gare de Karlsruhe, à minuit, nous stoppons en face d'un train de requis permissionnaires : d'une portière à l'autre on se salue, nos anciens nous lancent des conseils lapidaires, heureusement incompréhensibles aux oreilles indigènes. Lorsque nos trains s'ébranlent à nouveau, ça se déchaîne : la *Marseillaise* est clamée à pleine poitrine, effet saisissant. Après ce léger entracte nous replongeons dans la chaleur de nos wagons pour tenter de dormir. Il nous a été dit que nous ne changerons pas de train jusqu'à Nuremberg où un plantureux repas nous attend. Confiants, nous nous abandonnons aux merveilles de l'organisation Sauckel.

Stuttgart, dimanche 1^{er} août, 4 heures du matin : branle-bas de combat, tout le monde descend. Il faut changer de train parce que le nôtre, ayant du retard, risque de déranger tout le trafic et l'itinéraire doit être modifié, ce qui nous vaudra d'arriver dans les villes à des heures où nous ne sommes pas attendus, de nous entendre dire devant une soupe froide et autres « tambouilles » : « Oui, mais, à tel endroit, une réception « kolossale » sans doute, vous était réservée. » Je veux bien, mais il est bizarre que ce soit là où je ne suis pas que c'eût été splendide... Sauckel est un indéniable organisateur, mais tout est tellement bien réglé que si le moindre imprévu surgit, tout s'écroule. Ces nobles réflexions, et d'autres encore, nourrissent notre méditation tandis qu'encore endormis nous récupérons souliers, valises, manteaux, gamelles et autres ustensiles. Je somnole vaguement, les paupières lourdes d'un sommeil

avorté. Quelques-uns sont plus stoïques : tel cet étudiant en chimie, qui, pieds nus sur le macadam du quai, éprouve une joie mâle à fouler le sol german. Enfin, tout arrive, même les trains. On part, nous passons à Aalen, Crailsheim, Ansbach. Un soleil plus que radieux continue à nous sourire. A chaque gare c'est la ruée à la fontaine. Onze heures quinze, voici Nuremberg, ville sainte du régime nazi. Deux heures d'arrêt... Toilette magistrale sur le quai transformé en salle de douches sous les regards ahuris des indigènes. Un esprit fort veut faire la quête pour rompre le cercle de nos spectateurs. Pendant ce temps-là, Jacques nous dit encore la Messe dans son compartiment ; on y assiste du quai en faisant les cent pas. Puis on repart... direction Leipzig.

Nous avons pris une ligne de montagne. Bayreuth, Hof. A une station, des Français montent. On cause, ils nous apprennent les sévères bombardements au phosphore de Hambourg. Mais, ce qui est le plus remarquable, c'est l'atmosphère générale du convoi : un train de requis ? Non point, mais un train de conquérants qui chantent et hurlent sans arrêt, interpellent les placides spectateurs, empêchent les gens de monter en leur criant : « Français, seulement pour les Français. » Et les Allemands, bien disciplinés, restent gentiment sur le quai puisque le train n'est pas pour eux. Depuis un temps le paysage vient de changer : les usines, des chantiers d'exploitation, encore des usines ; dans le ciel, fumées noires ou jaunes ; tous ces bâtiments semblent sinistres dans le soir qui tombe.

De Leipzig à Sondershausen

C'est dans la nuit que nous débarquons sur l'un des vingt-sept quais de la plus grande gare d'Europe. Le camouflage des lumières est scrupuleusement observé. On n'y voit goutte... Bousculades volontaires ou non, nous voici au Centre d'Accueil : grand bâtiment plutôt froid et sale où nous sommes parqués pour la nuit. A minuit, casse-croûte : décidément ces messieurs n'ont aucun sens de l'heure ni de la fréquence des repas. Chacun touche une ration de pain et de confiture. Comme prévu. Toute une bande passe deux fois, excellent exercice pour se créer des réflexes en

vue de la récupération. On se couche où l'on peut, hommes et femmes pêle-mêle, sur un plancher qui nous paraît bien doux, tellement nous sommes lourds de sommeil.

Au petit matin, Jacques se risque à sortir. Il revient avec le Christ après avoir dit sa Messe, dans une église voisine. Distribution rapide et discrète au milieu du tohu-bohu général. Au cours de la matinée, assisté de Jacques comme aumônier, je remets à André Yverneau un insigne scout. Il vient de faire sa Promesse. Un premier triage se fait à coup de tablettes de chocolat. Jacques Vignon désigné pour Chemnitz (3), Magne, La Bonnardière, A. d'Oncieu (4), qui tiennent à l'accompagner, falsifient leur numéro d'ordre et complètent ainsi un curieux mélange de séminaristes, de spiritains, de maristes et d'étudiants. Premières séparations. « T'en fais pas, vieux... rendez-vous à... la Bastille... Au boulot, bon courage, Jacques. Adieu, Paul ! »

Vers midi le reste du convoi, compté et recompté, est reconduit à la gare. On nous regarde comme des bêtes curieuses. Je me rappelle un essai de conversation avec un Tchèque : on lui offre des cigarettes, on chante *Tetché, voda tetché*, chant populaire tchèque. Il s'éloigne plus joyeux. Un train est en partance pour Halle. Il y a ridiculement peu de places pour nous, on refuse de monter, et le convoyeur de faire déloger tous les voyageurs confortablement installés et qui doivent laisser leurs places aux « Franzosen ». Nous « occupons » en jubilant : « A la prochaine... pour les places vous repasserez. » Pendant une bonne heure nous roulons à travers des terrains dont chaque parcelle est soigneusement cultivée, habitations coquettes mais uniformes, géraniums rouges uniformes aussi... Treize heures vingt : Halle. On débarque et une fois de plus on attend. A quelques-uns nous veillons sur les caisses et les sacs entassés sur le perron de la gare. Les camarades s'éloignent, nous attendons la charrette qui emmènera les colis au camp. Premier contact avec la bière brune et la population cosmopolite du Reich : beaucoup de Français nous accostent, des Belges, des Tchèques, des Russes ; un grand diable, en un français truffé de belgi-

(3) Aujourd'hui Karl-Marx-Stadt.

(4) Jésuites étudiants à Mongré (Villefranche-en-Beaujolais).

cismes, nous raconte son odyssée, nous confiant certains jugements politiques qui se concluent invariablement par le slogan suivant : « Ils sont tous fous, tous !... » Il traîne à sa suite, le suivant comme un petit chien fidèle, un convoyeur allemand pour lui tout seul ; malgré les grands gestes et les pressantes objurgations de ce dernier, le Belge reste impassible. Enfin, l'un suivant l'autre, ils disparaissent dans la foule... Voici la carriole, on charge. Tout à coup, le grand blond qui la conduit nous demande une cigarette. Réaction immédiate : « Non, mais, il y croit, tu te rends compte ! »

— Ce n'est pas un Chleu (5) c'est un Russe ! — Ah bon, ça change ! » Et les cigarettes de surgir.

Voici le camp : parc de triage pour ouvriers français se rendant de France en Allemagne, afin d'être dirigés sur les firmes de la région après contrôle et auscultation. C'est aussi un terrain de rassemblement pour malades russes et polonais : première vision inhumaine. Des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards sont parqués à demi vêtus dans des baraques, derrière des barbelés et attendent qu'on les envoie ailleurs. Laissés sans soins, presque sans nourriture, dans une saleté répugnante, ils sont un troupeau perdu, résigné. Quand les gardiens ne nous voient pas, on leur jette du pain : affamés, ils se ruent dessus comme des bêtes. Le soir vient. Soupe insipide et lourde... On chante le *Vieux Chalet*, face à l'Ouest, avant d'aller dormir... sur nos châlit à deux étages.

Le lendemain matin, visite médicale par des S.S. flamands. Ils tâtent nos chairs. Appareils luisants, nombreuses fiches, mensurations, paperasseries. Tout ce tape-à-l'œil imposant n'arrive point à donner un air de justice élégante à ce marché de chair à travail. Midi, nouvelle soupe insipide et lourde. Vers dix-sept heures, nous obtenons la permission de sortir en ville. Avec Maurice, je m'essaie en allemand : « Où est l'église catholique ? — Elisabeth Kirche ? — Ia. » Avec force gestes, un vieux monsieur, ancien combattant, nous explique. Finalement nous décidons un petit Hitler-jugend avec une cigarette, qui nous conduit escortés de toute une ribambelle de gamins, yeux bleus, mèches blondes, curieux et batailleurs,

(5) Surnom péjoratif donné aux Allemands.

le poignard à la ceinture et les chaussettes baissées... A l'église, communion, accueil sympathique du curé. L'un de nous monte aux grandes orgues et nous chantons à plein cœur : *Chez nous, soyez Reine. Et le soir : Sois fier et sois fidèle, De France douce et belle... Souviens-toi...*

On commence à s'habituer aux « gueulantes » entre autres choses : il est bien entendu qu'un Chleu pur sang ne parle pas, il gueule : tout se dit ici en hurlant : « Merci, bonjour, quelle heure est-il ? » « Danke Schön, Morgen, wie spät ? »... Il suffit de le savoir. Comme nous avons avec nous Jean, un joueur de swing émérite, dans le civil novice-jésuite, qui d'un simple harmonica tire de délicieuses choses, lorsqu'un de ces messieurs vient brailler un ordre, on lui chante « ... *sur deux notes* » ! Puis l'on s'endort.

Le mercredi 4 août, nouveau triage. La veille, le curé n'a su nous indiquer s'il se trouvait des frères dans la région : une vingtaine d'entre eux partis plutôt. Nous les retrouvons plus tard. Jo Boutry, Louis Guéguen, Marcel Laure, Guy de Lavernette, Maurice Lefebvre, Maurice Martin, André Meynier, Henri Noyelle, Jean Reynaud (6), plusieurs séminaristes du diocèse de Viviers et toute une partie du convoi vont nous quitter pour Saalfeld-sur-Saale, en Thuringe. Quelques-uns restent à Halle. Yverneau et Jo veulent soudoyer le convoyeur avec du chocolat pour rester en cette ville. Le curé de Sainte-Elisabeth leur avait appris l'existence de plusieurs milliers de Français dans les camps voisins, sans aucun prêtre. Le convoyeur répond empressé : « Oui, demain, demain ! » On se sépare, *Chant des Adieux*. Sourires et blagues dissimulent à peine l'angoisse humiliante. Le restant se regroupe : une trentaine, encore des « séminos ». L'un d'eux, Ronzon, de Lyon, qui fume beaucoup, d'où son surnom de « Pipe », râle un peu car il n'a pas su se « tirer » en gare de Dijon, comme en mai dernier. Un groupe important de Viviers... Puis, Pierre Sournac, méridional en verve venu de Montauban ; André Yverneau, plus discret de taille et d'extérieur, mais de solide souche paysanne ; Jean Carton, André Dupont, Emile Lebrun, gars du Nord bien typés ; enfin, Jacques Lozé, parisien au verbe fort, émigré à Angoulême : ils seront mes frères d'aventure (6). Notre destina-

(6) Jésuites étudiants de Mongré.

tion est Nordhausen. On se renseigne auprès du convoyeur : « Où est-ce par rapport à Saalfeld ? — Deux gares plus loin. » On consulte une carte : « Blagueur, va ! C'est à l'autre bout de la Thuringe, à plus de 150 kilomètres ! » Nous commençons à apprécier la puissance d'affirmation de ces messieurs du D.A.F. (7)

Entre l'ordre de départ et la réalisation, il s'écoule plusieurs heures, comme toujours. Notre « transport-führer » profite de cette attente pour nous inculquer la saine philosophie nazie. Il joue, gauchement d'ailleurs, un peu sur toutes les cordes. Tour à tour, aimable, brutal, conciliant : « Les Françaises vont être requises pour le S.T.O... La Turquie vient de se ranger du côté de l'Axe... Armes secrètes... » Son travail apostolique terminé, il nous quitte pour aller recommencer la même besogne lucrative auprès des prochains convois arrivant de France, et nous passe à un monsieur très aimable, plutôt gêné de faire le métier de négrier. Au départ de Halle, on nous enferme à clé dans nos wagons... mais d'un seul côté... Décidément ces messieurs ont le sens de l'ironie, et tiennent à nous détendre de temps en temps à leurs dépens ! Nous roulons vers Nordhausen : champs de blé et de betteraves... Dix-sept heures, arrivée ; notre convoyeur nous laisse devant la gare et revient quelques instants après, nous dire que l'Arbeitsamt (8) ne veut pas de « student » et que nous sommes affectés à Sondershausen, vingt kilomètres plus loin. On réembarque. Nous passons devant une mine. André me regarde. Est-ce pour nous ? Wolkramshausen, Kleinfurra. Ce n'est pas là. Sondershausen, c'est là.

Herr Schaärschmidt, directeur de la main-d'œuvre étrangère de l'usine de matériel et d'appareils électriques de la firme Brunnuell und C^o, nous attend à la gare, souriant, correct, avenant et nous conduit à notre baraque, à 200 mètres. C'est neuf, propre, bien aménagé. Excellente impression d'arrivée. Nous nous répartissons en deux carrées provisoirement. Herr Brunnuell junior, 30 ans, notre patron, beau gars, bien bâti, d'aspect froid mais correct, nous demande nos professions : Marcel, l'interprète, un étudiant lyonnais pur sang, bien que de souche

(7) Le Front Allemand du Travail.

(8) Le Bureau du Travail.

mâconnaise, répond : « Student... — Et eux ? s'enquiert Brunnquell en nous désignant — Student theologie. — Ah ! Oui. » et Brunnquell de sourire. Nous aussi. Il nous embarque dans son camion et nous conduit lui-même à trois kilomètres de là dans un petit « gasthaus » (9), à l'entrée d'une jolie forêt. Soupe unique mais appétissante. Soirée reposante. Je redescends vers la baraque avec Jean. Echange d'impressions. On est bien tombé : petite usine, pays calme, quinze curés, c'est beaucoup, mais on prendra le large une fois que nous serons habitués. Nous pouvons ainsi, grâce à Hitler, reconstituer ces communautés qu'il a lui-même chassées de son pays.

(9) Petite auberge.

CHAPITRE II

Premiers contacts

A Sondershausen

Un jour, ils ont trouvé des militants et, depuis, ils passent des nuits à discuter avec eux.

Ceci se passa un après-midi d'août, un samedi. L'aumônier des prisonniers avait pu s'éclipser hors du kommando (1) et, tout en se promenant sur la route du cimetière, nous confessa les uns après les autres... causerie bien innocente qui fut fréquente et facile dans les débuts. Dans la suite, il ne fallut plus compter que sur notre curé qui s'était remis à apprendre le français depuis notre arrivée.

Pierre Sournac et moi redescendions vers la ville, en accompagnant discrètement l'abbé jusqu'à son kommando. Après-midi de week-end. Les trains ouvriers déversent à heure fixe, dans les rues de la ville, tout un monde qui a fait toilette : bourgeois et ouvriers, prisonniers et travailleurs étrangers, femmes russes qui ont coiffé le grand mouchoir blanc. Beaucoup viennent des environs. Ils sont faciles à reconnaître parmi les passants, car nous ne sommes pas si nombreux en fait d'étrangers et surtout de Français, à Sondershausen. Avec Pierre, j'observe quelque peu... On ne sait jamais !... Quand, à l'extrémité d'un petit chemin de traverse, nous apercevons un trio qui tient une

(1) Abbé Danset, du diocèse de Lille, aumônier de ce « Kommando » de prisonniers de guerre.

conversation animée avec force coups de voix, les mains aux poches, la cigarette au coin de la bouche... le style trahit toujours l'homme !

Pierre interpelle : « Vous êtes Français ! » — « Ah, je veux ! Tiens ! » répond l'un d'eux, un râblé, à grosses lunettes cerclées en noir, les cheveux bien lisses, noirs et un léger collier, noir aussi. Il se présente : « Jean Ménager — dit Julot — de Guérande. Et un vrai, tu sais, ajoute-t-il, en découvrant l'écusson blanc à Croix de Malte rouge qu'il porte bien haut brodé sur la pochette gauche de son veston. — « Tiens, tu es jociste ? » — « Oui... je cherche l'aumônier pour une petite conversation. » — « Ah bon ! il descend derrière nous. » — « Mais vous le connaissez ? » — « Oui... nous sommes séminaristes. » — « Hum !... tous les deux ? » — « Non, un peu plus, une quinzaine, arrivés ici depuis peu. » — « Bon, attendez-moi là, ou plutôt, rendez-vous à l'église tout à l'heure. »

Julot disparut rejoindre l'abbé, entraînant ses deux compagnons en vue de la petite conversation.

Tout en faisant quelques courses à travers la ville, nous nous hâtons vers la Elisabethkirche. En chemin nous exprimons notre surprise... D'où sortent-ils ? Y aurait-il un camp voisin ? Cela est bien étonnant : personne, pas plus le curé que les prisonniers ne nous en a parlé. Voici enfin une porte qui s'ouvre : nous commençons à tourner en rond dans ce pays perdu, sans aucun débouché apostolique. N'avions-nous pas espéré autre chose au départ ? Avec Pierre, on décide un peu égoïstement de se tailler la part du lion. Nous expliquerons aux autres que nous sommes tombés sur eux les premiers. C'est voulu... providentiel.

Mais en ouvrant la porte de l'église, notre perplexité fut fort grande. Ils sont déjà là une quinzaine de jeunes et les insignes qu'ils portent sont aussi là qui en font foi. André Dupont et Jacques se sont joints à eux dans leurs bancs. Dès que l'un de nous monte plus haut dans la nef, quelques-uns jettent un coup d'œil discret. Ils ont, eux aussi, besoin de voir pour croire. Mais nos attitudes ne les trompent pas. André Yverneau, récite trop bien le « Je confesse à Dieu » et sait trop bien faire les genuflexions... Ils comprennent maintenant qu'ils ont affaire à des gens ayant l'habitude de ces choses-là.

Nous communiâmes une trentaine.

Pierre est allé retrouver le militant au collier noir qui prie au fond de l'église et lui suggère une action de grâces commune. Julot y avait déjà pensé de son côté... Chacun étant dans l'intimité silencieuse de son Dieu, d'une voix haute et simple, il commence : « Notre camarade Louis Palvadeau, notre président de section, vient de partir pour l'hôpital de Nordhausen, atteint d'un mal qui ne pardonne pas. En s'en allant, alors qu'il souffrait terriblement, il m'a dit : « J'offre mes souffrances pour la classe ouvrière, la J.O.C. et notre Action Catholique d'Allemagne... Vous savez qu'il est au plus mal et va nous quitter d'un moment à l'autre... Seigneur, tu nous as éprouvés, mais toujours à ta manière. Les souffrances de Louis, la perte que notre section de Kleinfurra ressent en la personne de son dirigeant n'ont pas été vaines puisque tu viens de nous donner des frères aînés, voisins inattendus qui vont travailler avec nous maintenant. Nous serons moins seuls pour ta cause. Merci... »

L'action de grâces se prolongea ainsi. Dans sa stalle, Herr Pfarrer Kirchberg priait, tout en écoutant. Puis on se leva pour chanter le *Magnificat* avant de sortir.

Dehors, sur les marches de l'église, les connaissances se font bruyamment. Ce sont des gars de l'Aveyron ou de la région nantaise. Ils travaillent à dix kilomètres d'ici, dans une usine de la Wehrmacht, installée dans une ancienne mine de sel. Les uns manutentionnent des obus et de la poudre par 600 mètres de fond, d'autres déchargent en surface camions et wagons, d'autres enfin sont employés au montage dans les halls. Julot présente ses amis. Parmi eux, Emile Picaud, fédéral de Saint-Nazaire, dit Milo, un grand gars, calme, carré d'épaules, taillé en chef...

Sans perdre plus de temps, on passe la soirée au Ratskeller — le restaurant de l'hôtel de ville. Une demi-douzaine nous suivent. Ce sont : Julot et Milo, puis François, Jean, Marcel et Louis (2).

(2) Jean Ménager, Emile Picaud, fédéraux jocistes à Saint-Nazaire. François Granier, de Millau, dirigeant fédéral de l'Aveyron. Jean Laurent, dirigeant à Decazeville. Marcel Peyraud de Nantes nouveau militant. Louis Latapie, chef scout à Decazeville.

Telle est l'équipe qu'il nous fut donné de connaître ce soir-là et qui travaillera avec nous pendant vingt-deux mois jusqu'à la libération (11 avril 45).

Comme tous les samedis, la Gastzimmer du Ratskeller est bondée et bruyante. Notre serveuse, tout à son service, remarque notre embarras, disparaît un moment, puis revient souriante nous installer dans la petite pièce réservée aux joueurs de cartes.

On causa longtemps. Ils nous racontent tout d'abord leurs débuts à Kleinfurra, ce camp où Pierre Sournac aura tout le loisir de pénétrer providentiellement quelques semaines plus tard. Puis, c'est Jean qui nous parle de son protestant avec lequel il discute fréquemment. Quant à François, il a pris en main les sports, l'équipe de foot et les séances à la piscine de Sondershausen. Julot, l'homme à tout faire, et dont la verve ne tarira jamais, a lancé avec un scout (3) une équipe artistique, puis des émissions radio-phoniques humoristiques, sans compter les nombreuses démarches ou revendications qu'il provoque, pour assurer le minimum de bien-être et de liberté aux jeunes travailleurs. Marcel, de son côté, catéchise un ancien gars de la marine qui fera bientôt sa première communion.

Je les écoute parler tout en réfléchissant. Hier encore nous faisons des projets et tentions des démarches pour nous séparer et aller deux par deux dans d'autres villes voisines puisqu'il n'y avait rien ici. Mais voici qu'une porte est bien ouverte maintenant sur un champ qui paraît choisi : 150 Français environ, doublés d'un fort contingent de Belges flamands évacués d'une usine de la Rhur, tout cela animé par une demi-douzaine de dirigeants qui ont de la classe, le sens du social et du surnaturel. N'ont-ils pas déjà groupé autour d'eux une bonne quinzaine de militants ?

Le calme s'est fait dans la salle, qui se vide peu à peu. Le garçon, poli, nous invite à céder notre place aux joueurs. Nous nous regroupons à une table, autour de Pierre, qui explique maintenant ce que nous sommes : de jeunes religieux qui ont déjà fait du scoutisme et de l'A.C. et que leurs supérieurs ont envoyés au S.T.O. par souci de solidarité et de charité. « Il nous a été demandé de céder à une contrainte de corps et ainsi de passer sur des sentiments patriotiques bien légitimes pour aller en missionnaires, auprès de toute cette masse exilée et démunie de

(3) André Fargeon, scout de Millau.

tout secours spirituel. Venus comme témoins, nous voulons être présents et agir. Nous ne sommes pas encore prêtres, mais tout ce que nous avons et le peu que nous sommes déjà, tout cela est à votre disposition. »

Milo, qui n'avait pas dit grand-chose jusque-là, sort de son mutisme. Il jette un coup d'œil tout autour de lui. Il n'y a plus maintenant dans la pénombre de la salle enfumée que ce groupe de jeunes penchés les uns vers les autres. Il faut parler.

« Puisqu'il en est ainsi, Pierre et Paul, avec vous et avec tous vos confrères de chez Brunnquell, nous allons travailler. Vous serez la communauté fervente auprès de laquelle nous viendrons nous retremper. Vous nous êtes tombés du ciel. Restez ici : nous apprendrons beaucoup ensemble. (Une fois encore le milieu se charge de nous mettre à notre vraie place !) Ne vous inquiétez pas, ce n'est point le travail qui manque. Nous avons déjà commencé... » Et longuement, Milo nous expose les premières activités catholiques en Thuringe, pendant les premiers mois de leur S.T.O.

« ...Notre section à Kleinfurra démarre en avril 43, dès notre arrivée. Puis nous partons à la découverte d'autres frères jocistes. Le dimanche 2 mai, au buffet de la gare de Nordhausen (4) avec François, je rencontre deux gars : René Tournemire (5) et Pierre Giraud (6). On établit un plan d'action commune. Le 18 juillet, grande journée d'études dans la brousse de Kleinfurra : vingt-cinq militants, quatre affiliations. On traite de la fidélité à la fiancée, sujet déjà brûlant d'actualité, après trois mois de déportation. Le même jour, René Tournemire rallie Leipzig pour un Conseil régional convoqué par Paul Léon (7) qui avait eu vent de notre action... René trouve là-bas près de 60 responsables régionaux venus d'un peu partout clandestinement pour prendre forces et consignes auprès

(4) Nordhausen se trouve au-delà de Kleinfurra, à 25 km, de Sondershausen, sur la ligne Cassel-Halle-Berlin (cf. la carte).

(5) René Tournemire, dirigeant fédéral de Rodez.

(6) Pierre Giraud, dirigeant de section à Niort.

(7) Paul Léon, permanent national de la J.O.C. S.T.O. à Zschornitz, près de Bitterfeld, responsable de toute l'action catholique pour la Saxe et la Thuringe.

de l'abbé Clément Cotte (8). Il en revient avec la mission de pousser une exploration dans les régions de Kassel (où nous sommes allés dimanche dernier avec Julot), Erfurt et Eisenach. Clément lui a promis une visite. Elle a eu lieu le 15 août à Nordhausen. Journée magnifique. Nous venons maintenant de lancer l'enquête commune pour toute la Saxe et la Thuringe, avec le slogan : « Revenir meilleurs, revenir plus nombreux. » Enquête qui porte sur la vie matérielle des jeunes travailleurs, la correspondance, les conversations, les lectures, la vie religieuse, et doit aboutir au lancement des services dont Julot et François viennent de vous parler. Voilà... »

Nous étions comblés.

Le garçon vient nous prier de régler avant la fermeture. En route, la conversation reprend et dure jusqu'à l'arrivée du train d'Erfurt, à minuit trente, qui ramène Julot et son équipe à Kleinfurra.

Le lendemain, dimanche, bien avant l'heure de la messe, l'église contient déjà bon nombre de jeunes. Il y a encore de nouvelles têtes, et la plupart de ceux qui ont travaillé de nuit sont venus. Nous communions une quarantaine, mêlés à quelques mères de famille, à des gosses en tenue de Hitlerjugend et à des uniformes Feldgrau. Il en sera ainsi tous les dimanches.

Après la messe, comme cela se fait chez nous à la campagne où l'on va l'un chez l'autre, les amis viennent à la baraque où ils seront si souvent reçus. Emile fait chauffer du café, sort du pain d'épice et jette sur la table quelques-uns de ses inépuisables paquets de tabac belge ; Alex, Maurice (9), Pipe cherchent les livres demandés ou prennent note des commissions à faire en ville. La matinée se passe ainsi. A midi trente-cinq, sur le quai de la gare qui, désormais, nous sera familier, Milo, tout en passant le portillon, nous confie avec joie ses projets... « Comme convenu, dimanche prochain, je vais à Erfurt avec Tournemire explorer le pays. Je ne serai donc pas ici. Mais venez, Pierre et toi, le 12, à Nordhausen. Cotte sera là pour la journée. »

(8) Du diocèse de Clermont-Ferrand, aumônier volontaire arrivé à Leipzig en mai 1943 où il retrouve l'abbé Louis Rolland, prêtre de Roubaix.

(9) A. Grattessole, M. Devise, séminaristes de Viviers.

Ce dimanche-là, au petit matin, Pierre et moi, nous nous faufileons discrètement — nous n'en étions qu'à notre première excursion dominicale — jusqu'au train de 5 h 30. C'est à peine si nous trouvons une place assise. Les compartiments sont bondés de tout un peuple en armes : permissionnaires de quarante-huit heures, chasseurs paisibles, vétérans en tenue de S.A., Hitlerjugend parés pour une journée d'exercice.

Après deux stations, le chef de gare annonce Kleinfurra. Une cavalcade vient jusqu'à nous : des cris, une bousculade et des blagues qui résonnent en français. Nos amis, une quarantaine, prennent d'assaut des vieilles troisième classe, s'élançant soit du quai, soit, la plupart, à contre-voie, malgré les « los » et les coups de sifflet répétés du chef de gare. Les nouveaux occupants s'infiltrèrent dans les compartiments, il faut bien leur faire place et leur conversation de reprendre à distance par-dessus les épaules des voyageurs légitimes.

A Nordhausen, où nous arrivons vingt minutes plus tard, plusieurs se font arrêter par le contrôleur pour payer. Puis Julot nous emmène tous à travers les rues de la ville encore endormie... On se promène par petits groupes, tout en ralliant l'église... Mais Milo ne vient toujours pas. Tournemire, qui travaille chez un meunier, à quelque deux cents mètres de l'église, n'est pas chez lui. Cependant, les gars de Nordhausen et des camps voisins arrivent et se regroupent dans le jardin de la vieille cathédrale, sombre et majestueuse. Un intrus nous gêne déjà depuis quelques instants. S'exprimant en un français fortement germanique, il se prétend Belge, et tient absolument à savoir quand doit avoir lieu la messe qu'un prêtre français doit dire ce matin... Comment se fait-il ? Quelqu'un a dû trop parler et le bruit s'en est répandu dans la ville. Comme il faut absolument écarter cet individu qui ne nous inspire pas confiance, Pierre l'entreprend, finalement lui demande son adresse, en prend note. Cela doit peut-être l'impressionner car il file aussitôt accompagné de... sa femme.

Clément Cotte devait venir incognito au train de vingt-trois heures, hier soir. Il a été brûlé sans doute, puisqu'il n'est pas encore là. Il est maintenant dix heures, la dernière messe vient de commencer à l'église : voilà une journée bien mal engagée.

Mais un gars arrive de la part de Tournemire qui nous donne tous rendez-vous au cimetière, sur la tombe de Louis Palvadeau. On s'y rend par petits groupes. Avec Julot je reste près de l'entrée à attendre Milo et Tournemire, pour savoir au juste ce qu'il en est et leur dire nos soupçons. Quelques rares personnes vont et viennent, recueillies, à travers le cimetière, véritable jardin d'agrément où les tombes sont éparses derrière les haies de troènes qui bordent les allées... Quand, de loin, j'aperçois se profilant la haute silhouette de Milo. Il marche seul, songeur, la mèche au vent, les mains aux poches. Un peu en retrait, René Tournemire, plus petit, cause avec un troisième de même taille. Ce dernier marche lentement, une serviette assez garnie à la main, et semble las, un peu quelconque dans son complet de teinte neutre. Il ne paye pas de mine avec ses yeux cernés que masque une paire de lunettes très ordinaires. Les voici plus près de nous : « C'est lui, me dit Julot. » Nous pénétrons dans le cimetière tout en faisant connaissance. Il faudra faire vite : Clément, empêché de prendre l'express de 23 heures (10), doit repartir tout à l'heure.

Tous les militants sont maintenant groupés autour de la tombe de leur frère, une simple croix sur une simple levée de terre. La pluie s'est mise à tomber, fine. Atmosphère d'une Toussaint, sans fleurs, dépouillée. Milo s'avance et dit quelques mots, renouvelant l'adieu qu'il avait déjà adressé quelques jours plus tôt au compagnon rentré à la Maison depuis peu. Puis il relance l'appel déjà formulé à cette occasion : « Et maintenant, qui va faire la relève ! »

Alors, Marcel Peyraud, nouveau militant, s'avance à son tour et appelle à lui André, l'ancien gars de la marine, puis le montrant à toute la communauté, annonce qu'il va tout à l'heure faire sa première communion : « Tu as 22 ans et, comme un enfant que tu as voulu redevenir, tu vas recevoir le pain des militants. Ton Christ, garde-le toujours, il sera ta joie et ton amour... » Tous deux s'embrassent dans une étreinte que Clément, qui s'est approché, vient resserrer à son tour.

(10) Retardé en fait par une rencontre avec Yves Rabourdin, aumônier à Géra.

Ce dernier alors parla ainsi : « Mes amis, mes jeunes frères, je reconnais là vos belles âmes que reflètent si bien vos visages que j'ai connus pour la première fois ici, au 15 août... Merci, pour cette action splendide que vous menez dans le silence, mais d'une façon effective. Merci au nom du Christ, qui voit tout, même dans nos plus secrètes pensées... Tout cela sera révélé quand nous reviendrons au Pays... Tu commandes, Emile, une équipe douée des plus solides vertus chrétiennes. Et vous me donnez aujourd'hui de vivre les heures les plus émouvantes pour un prêtre depuis que je suis arrivé en Allemagne. Cela augure beaucoup pour l'avenir... Nous allons maintenant nous rendre à l'église pour dire ensemble la messe de notre vie. Mais avant de nous séparer, voici une consigne de Paul Léon, notre dirigeant régional, qui n'a pu être des nôtres aujourd'hui : Vivez comme au temps des catacombes. Nous sommes déjà surveillés. C'est bien d'être fiers de vos insignes, mais il faut maintenant les laisser au fond de vos poches. Brebis au milieu des loups, il nous faut avoir la simplicité de la colombe et la prudence du serpent. »

La pluie a cessé. Il est 11 h 30. La grande nef, ensoleillée, est pleine de Français et de Belges. Parmi eux, l'intrus de tout à l'heure... Clément monte à l'autel. Le dialogue commence, puis un dirigeant entonne : « *Jeunesse, debout, entends l'appel suprême d'un monde qui meurt...* » Les frères se sont levés et la voûte répercute l'hymne qui monte de cent cinquante poitrines ardentes. Clément s'est retourné et s'avance vers la table de communion. Il n'est plus quelconque maintenant : le complet gris a disparu sous l'aube blanche et la chasuble verte. Sa parole, dont je me souviens encore, semble une catéchèse de la primitive Eglise : « ... Soyez catholiques, bâtissez votre vie sur le roc. Croyez au Christ seul qui est né, a vécu et qui est mort pour nous. C'est cette conviction qui nous fera travailler... Ah ! mes chers grands, toute votre vie, gardez les yeux fixés sur Lui. Faites sa volonté toujours. Quelle satisfaction que d'avoir son âme reposant dans la paix ! Veillez à garder cette paix, à la développer et le plus sûr moyen est l'action apostolique, une action réelle, pas pour rien, sérieuse comme la rédemption du Christ lui-même... » C'est l'abbé Clément Cotte qui parle, prêtre de cette Eglise qui nous

tient lieu de tout, depuis que nous avons été arrachés à nos foyers, à nos amours et à notre patrie.

Dès que le Christ fut donné à tous les assistants, on s'en va par petits groupes manger dans les restaurants. Puis, les militants se retrouvent vers 14 h 30, à l'église, pour un chemin de croix que dirige le père Chaudesaigues, aumônier du kommando de Nordhausen, qui, grâce à son brassard de croix-rouge, peut se permettre quelques sorties.

Clément doit prendre l'express de 15 heures. Nous quittons ensemble l'église en prières... et causons quelque peu tout en nous dirigeant vers la gare. « Je regrette que Paul Léon n'ait pas pu venir : vous auriez fait connaissance ; mon projet, poursuit Clément, est de faire de Nordhausen-Kleinfurra un centre de rayonnement catholique à travers toute la région, sous la conduite de Leipzig et de Paul, surtout maintenant que vous êtes arrivés en renfort. » — « Oui, ajoutai-je, Milo et René Tournemire ont déjà pris contact dimanche dernier à Erfurt avec les dirigeants de Gotha et de Weimar, réunis autour de l'abbé Rabourdin et d'Henri Marrannes (11), qui étaient venus de Géra tout exprès. » — « Oui, j'ai d'ailleurs vu ces derniers à Leipzig, dernièrement. Mais Erfurt reste bien isolé et sans prêtres avec ses trois ou quatre mille français. Il faudra y aller. J'espère pouvoir vous visiter encore. Ayant changé de domicile et travaillant maintenant en « privé », j'espère avoir plus de liberté pour rayonner à l'ouest de Leipzig. J'ai laissé l'Est à Perrin qui vient d'arriver... » — « Ah ! Henri Perrin est avec vous ? » — « Oui, vous le connaissez ? » — « Bien sûr ! Nous avons fait nos études de grec ensemble, à Mongré. Il est venu nous revoir en juillet, avant nos départs respectifs pour l'Allemagne. Mais depuis, nous ne savions pas encore ici où il avait pris ses quartiers. » — « Il visite l'Est depuis Chemnitz... » — « Où travaillent J. Vignon et quelques amis qui ont fait le voyage avec nous, en juillet ? » — « Exactement... jusqu'à Wittenberg. » — « Nous avons là aussi, une communauté que nous connaissons bien. » — « Des séminaristes de Lyon et de chez vous, je crois. » — « Oui. » — « Ils sont au contact eux aussi... »

(11) M. L'abbé Yves Rabourdin, du diocèse d'Orléans, ayant passé « civil » en juillet, organise avec Henri Marrannes (féd. joc. de Paris Ouest) l'A.C. en Thuringe Sud. Nous les retrouverons plus tard.

Clément me donne alors des nouvelles qui me mettent en appétit. A l'entendre je suis pris d'une furieuse envie d'avaler aussi, comme lui, les distances qui nous séparent les uns des autres.

« Mais vous voyagez ? — sans papier. Je suis déjà repéré et serai certainement pris un de ces jours. Tant pis ! Maintenant que les communautés sont lancées et les dirigeants reliés entre eux, je puis disparaître. D'ici là je continue mon métier. L'autre jour, j'ai été arrêté dans un train par un policier qui me demandait ce que je faisais là « mon métier, lui ai-je répondu. » — « Lequel ? » — « Je suis prêtre et je vais voir ceux dont j'ai la charge. » Il m'a laissé continuer. »

Clément monta dans l'express de Leipzig ; nous ne devions plus le revoir. Il allait d'ici peu savoir ce qu'il en coûte d'en prendre ainsi à son aise avec les règlements de police et le régime nazi.

En fin de soirée, les militants regagnent leur camp sous un soleil splendide.

Pour moi, cette journée avait un air de Pentecôte. Clément avait passé parmi nous, audacieux et tranquille, nous insufflant un peu de cette sollicitude de toutes les Eglises qui animait l'Apôtre. Dès les jours suivants, notre première préoccupation fut de resserrer les liens avec les communautés-sœurs en allant les visiter. Commence alors l'époque des randonnées dominicales, de 4 à 500 kilomètres parfois, à travers la Thuringe et la Saxe (12). Ces week-end ont d'abord pour but de satisfaire aux exigences de la charité fraternelle et de rassurer le cœur d'un père qui, de France, voyait ses enfants dispersés et ne cessait de les inciter à fortifier en eux l'union des cœurs par tous les moyens. Mais ils me permettent, ainsi qu'à mes compagnons, d'entrer en contact avec d'autres centres de chrétienté et d'apprécier sur place leur action apostolique ainsi que les dirigeants avec qui nous allons avoir partie liée pour la cause du Christ, quels que soient les lieux où nous nous trouvons. Deux entre autres, le premier au camp de Neumühle à Wittenberg, le second à Saalfeld-sur-Saale, complètent fortuitement notre tour d'horizon...

(12) Ces deux provinces et la région de halle constitue le Mittel-Deutschland.

Au camp de Neumühle

Wittenberg (13), le berceau de la Réforme, dont les monuments gardent fidèlement le souvenir de Luther, se trouve prise en une large ceinture d'immenses usines, seules richesses de la région.

A trois quarts d'heure de marche au nord de la ville, dans une pinède sablonneuse, s'est monté le camp de Neumühle qui héberge 1 200 hommes et femmes, Français et Belges, petits contingents perdus parmi les milliers de travailleurs que requiert l'immense poudrerie de la W.A.S.A.G.

L'entrée du camp ferait croire à un séjour d'estivants : de l'extérieur on saisit un ensemble trompeur de pelouses, d'allées et de fleurs. La première baraque, une cantine, donne le ton de l'ensemble : on touche les rations alimentaires et le tabac, on y vient siroter une bière et beaucoup acquièrent, par des histoires et des chansons peu reluisantes, une réputation d'artiste.

Aux alentours des baraques avoisinantes, des volontaires françaises s'étalent ou se pavanent en short, attirant les passants nombreux (14). C'est à peine si un reste de pudeur leur a fait transformer leur châlit en alcôve douteuse. Un écriteau dérisoire interdit l'entrée de leur pavillon aux hommes. Mais le Lagerführer est le premier à venir débaucher celles qui ont le bonheur de le satisfaire, sans qu'il soit possible de lui refuser. Ces dames sont d'ailleurs prodiges de leur personne et si elles n'attendent point leurs clients sur le pas de leur porte, elles ne se calfeutrent point dans leur appartement mais le plus souvent, à demi-nues, font leur « toilette », fenêtres grandes ouvertes... Quant aux galants, ils n'acceptent pas de telles invitations pour demeurer dans ces taudis : très vite des groupes se forment qui partent dans les bois pour la soirée et la nuit. Ce trafic nocturne a donné naissance à l'expression très courante chez les Allemands, lorsqu'un étranger manque le travail : « Encore promenade avec Mademoiselle ! »

(13) Wittenberg-Lutherstadt, sur la ligne Halle-Berlin, au bord de l'Elbe.

(14) D'autres sont parties pour rejoindre mari ou fiancé, ou faire revenir un frère prisonnier de guerre ; d'autres comme militantes d'Action catholique.

Le quartier de la cantine et des femmes, des « panthères », selon le mot d'un dur de l'endroit, constitue le centre très animé du marché noir qui englobe toute la région et atteint les Allemands eux-mêmes. On s'y procure les denrées les plus rares : miel, café, habits neufs, etc. Malgré les difficultés croissantes du commerce qui font monter les prix en flèche (le kilo de pain passera en quelques mois de 80 à 200 francs) il se rencontre toujours des acheteurs, les salaires étant assez élevés, et rares les autres occasions de dépenses.

Un peu plus loin, on trouve pire encore : un habitat dénommé « Champs-Élysées » où s'opèrent les trafics les plus louches : tel celui de l'alcool volé à l'usine, qui, parfois empoisonné, provoque des accidents souvent mortels. Les occupants de cette chambrée forment une soi-disant famille au degré de parenté inconnu.

Les services allemands : bureau, secrétariat, cuisine, infirmerie, situés en regard, sont d'extérieur plus propre. Mais qui y pénètre en ressort écoeuré : ce ne sont qu'injustices, brimades ou mœurs révoltantes. Le docteur s'y amuse avec les infirmières ; après quoi ils expédient en un tour de main les accidents du travail et ne s'attardent qu'aux cas d'avortements.

Le reste du camp n'offre plus aucune singularité, baraques toutes semblables, où des hommes par vingtaines, entassés dans des carrées chichement éclairées, traînent leur vie d'esclaves, écrasés par le cafard, aigris par la souffrance. L'homme y est un loup pour l'homme : souvent il faut se défendre contre les voleurs qui ne pardonnent pas la moindre distraction.

Tous ces gens-là rentreront en France... mais comment ? Certains ont pâti comme d'habitude, sous le joug, sans comprendre. D'autres reviendront brisés. D'autres auront perdu ce qu'ils avaient encore de sain.

Pourtant, un filet limpide a eu le courage de jaillir. Celui qui sème n'a pas semé en vain ; même parmi cette terre où tout ce chiendent pousse si dru, le grain a germé. Julien (15), militant jociste, a organisé sa carrée. Il s'y fait aussi un gros trafic, à « l'Hôtel des Trois Canards », mais d'un autre genre ! On y rend des services, on y prête des

(15) Julien Van de Wiele, fédéral de Roubaix-Tourcoing.

livres. Petit à petit une jeune communauté se constitue. Paul Léon est venu de Bitterfeld. Ils sont maintenant une trentaine de jocistes. Des cercles d'étude et des récollections se tiennent dans les bois qui entourent le camp avec Clément Cotte et Louis Rolland qui viennent de Leipzig. Julien est devenu homme de confiance du camp et délégué auprès de la Délégation Française de Halle. Il lui est possible de se déplacer et de voir les sections jocistes des environs... Lorsqu'un jour de juillet la baraque du camp la plus reculée devint le « presbytère » de cette communauté (16) que je viens visiter avec André Yverneau et Jean Carton ce dimanche d'octobre, Julien fut ravi. Mais les premiers temps, le groupe s'est calfeutré chez lui par un souci d'autodéfense bien compréhensible.

Cependant, peu à peu... on entendit d'autres chansons dans la pinède. De bruyants monômes en fin d'alerte déconcertent. On finit par les prendre pour des « vivants ». D'ailleurs ils s'y entendent pour sortir du matériel de l'usine et confectionner d'impeccables bougies en pure paraffine. Ils ont aménagé un chez-soi qui prend tournure. On vient voir, on jette un coup d'œil, on entre, puis on envie. Peu à peu la vie d'usine, ses risques et ses ennuis vécus ensemble facilitent les contacts. On sait aussi qu'ils portent leurs colis aux malades de l'hôpital, qu'un autre est infirmier au camp. La communauté acquiert des sympathies, se fait accueillante et lentement déborde, trahissant la présence d'un amour plus fort qui, sans bruit, lève cette pâte épaisse. Sous l'impulsion de Paul Watrelot (17), le « presbytère » s'organise en aumônerie pour aider les jocistes. A vivre au milieu d'eux ces quelques heures de fraternité ardente, je sais mieux maintenant la qualité de leur présence.

Ne sont-ils pas ici ce que consentit à être le fils de Dieu, sachant des planches dix-huit années durant : une présence d'amour au milieu de ces Galiléens qui l'ignoraient, Lui et son message, et auquel Il ne révéla rien alors, mais sur lesquels cependant sa charité secrète agissait et pour

(16) Plusieurs jésuites étudiants de Mongré et des séminaristes du diocèse de Lyon, partis le 16 juillet.

(17) Jésuite étudiant à Mongré.

lesquels bien plus tard, sans qu'ils l'aient jamais compris, Il voulut mourir !

Cette journée fût un triomphe pour ceux qui croient en l'invisible. D'autres peuvent sourire, mais que peuvent-ils contre ceux qui se sont voués à l'Amour !

La Communauté de Saalfeld

Samedi 23 octobre. Nous partons dans le sud pour Saalfeld. Le voyage s'effectue sans accroc, avec André Yverneau et André Dupont. Nous retrouvons en pleine vitalité l'équipe laissée au triage de Halle en juillet dernier.

Son arrivée avait fait sensation dans cette petite ville coquette en sa parure provinciale sur ce fond sombre et montueux des forêts thuringiennes. Vivent là un millier de Français. Le premier contact, très camarade, dénote un milieu d'accès facile. Très vite on sollicite les nouveaux arrivants pour organiser l'amicale des travailleurs. Henri Noyelle en assure le secrétariat et Jean Reynaud se charge des loisirs. C'est un succès. La plupart sont stupéfaits de voir des curés qui s'y entendent en matches de boxe et en numéros de music-hall...

Maurice Lefebvre a regroupé quelques militants : parmi eux l'interprète, un scout, et Louis, un jociste du Nord (18). Ce dernier, dans sa joie, le jour de leur arrivée, voulait porter les paquetages de tout le monde. La communauté s'est organisée autour du curé allemand, le père Link, d'une stature chrétienne magnifique. Il a déjà eu maille à partir avec le régime, ayant tâté du camp de concentration, et jouit d'un grand prestige parmi les catholiques et les autres, rayonnant une grande sérénité. Discrètement, il l'initie à sa vie nouvelle. Comme il faut aller au plus urgent, Maurice organise pour tous les catholiques français, une réunion à l'église, le dimanche soir. Au programme : chants, méditation, prière en silence. Plusieurs familles lorraines, déportées pour faits de résistance, se joignent à l'assemblée. Magnifiques de patriotisme et d'esprit chrétien, elles ont adopté d'emblée les séminaristes. Aussi, quelle joie de retrouver un foyer après une longue semaine de travail ! Ces mamans lorraines

(18) Louis Pierre, jociste de Saint-Amand-les-Eaux (Nord).

prenant sur leur ravitaillement trouvent encore de la confiture et confectionnent des gâteaux, et, à chaque fête, plusieurs viennent élargir le cercle autour de la table de famille. En ville, dans les diverses fabriques, des équipes se sont formées et noyautent les groupes d'amitié qui gravitent autour de l'amicale...

La vie chrétienne va bon train sur les rives de la Saale. Tous sont déjà fervents lorsque Henri Marrannes et l'abbé Rabourdin, qui se sont annoncés ce même dimanche, arrivent de Géra pour une journée d'entraînement intensif. Une fois épreuves et joies offertes d'un seul cœur à la messe paroissiale, mêlés à toute la foule catholique, la journée se passe pour nous en conversations passionnantes, tandis que Maurice entraîne avec Marrannes ses militants.

Les gars sont enthousiasmés par la « classe » de Marrannes. Ses mots trahissent la grâce qu'il porte en lui, fraîche et vigoureuse...

« ... Oui, les amis, nous vivons une grande aventure. Nous sommes plus chrétiens que jamais. C'est le moment de nous sanctifier et de sanctifier les autres !... » Il parle en témoin et leur explique la mission qu'il s'est donnée. Parti dès novembre 42, il avait pris volontairement la place d'un jeune père de famille, son camarade d'atelier, désigné pour la relève. Arrivé à Géra, il s'est mis à l'allemand et au russe pour devenir interprète bénévole. Puis il a réuni quelques militants. Un dimanche, il a fait la rencontre d'Yves, l'aumônier du kommando et le pousse à se faire « transformer » (19). Dès lors, ils lancent tous deux la vie catholique dans Géra, provoquent un rallye dans les bois et terminent en faisant signer une adresse collective au chanoine Cardijn. Puis ce sont les vagabondages apostoliques à travers la Thuringe. Hermsdorf, Weida, Plauen, Gotha, Weimar, Erfurt. Cela n'a pas toujours marché tout seul. Louis Bacle, son bras droit, s'est fait « cueillir » au retour d'une randonnée. « Mais, poursuit Henri au milieu de ses frères qui l'écoutent conquis par son accent d'autorité simple et dépouillée, trois jours de tôle et soixante-dix marks, ce n'est pas cher payé. On ne les aura pas volés au moins ! Il a

(19) Les prisonniers de guerre pouvaient changer de statut en devenant « travailleur civil ». Des prêtres en ont profité pour constituer l'aumônerie clandestine du S.T.O. selon la demande de l'épiscopat français.

risqué, risquez vous aussi. Nous n'avons pas deux routes. Il faut être rédempteur avec le Christ. Il faut aller à la masse, mais pour cela aller la chercher là où elle se trouve. C'est simple ! »

En partant, Henri lascia ses consignes aux militants (20). Saalfeld devrait essaimer aux alentours et se maintenir au contact avec Géra. Encore une journée bien remplie ! Chacun rentra chez soi.

Le Bourgmestre de Saalfeld soupçonnait-il que, désormais, aux portes de sa ville, une communauté fervente allait tenir ses assises, priant le Christ présent au milieu d'elles ? Je ne crois pas que, lors des Eglises primitives, les lieux de prière aux portes des villes aient été témoins de plus de ferveur !

Tous ces voyages d'exploration régionale effectués, et informés par une correspondance de plus en plus serrée avec les communautés et les principaux dirigeants de Saxe et de Thuringe, nous nous répartissons le travail, sachant bien maintenant où notre action pourra être la plus efficace. André Yverneau, avec deux séminaristes (21) allait se charger d'Erfurt, selon les désirs de Clément Cotte, puisque Pierre et moi avions choisi d'aider les dirigeants de Kleinfurra. Jacques Lozé assure la liaison, soit par voyages, soit par correspondance, avec tous les séminaristes et tous les prêtres isolés ou en groupe qui nous sont signalés. Jean Carton et André Dupont serviront de compagnons aux uns et aux autres. Quant à Emile Lebrun soigneux et discret, sa charité sera mise à rude épreuve se voyant confier l'accueil sur place. C'est lui qui donne le ton à la carrée, assure les corvées matérielles, fait les courses en ville pour les absents, organise les veillées et les fêtes de famille, reçoit les hôtes de passage et les voyageurs à leur retour. Il consacre ses dimanches aux Français de la ville qui n'ont pour toute distraction que de venir se faire inviter à la baraque de « chez Brunnquell ». On y fume, on y mange, on y chante, on y trouve des livres et surtout des gars instruits et sympathiques qui font vos lettres, vous

(20) Avec Louis Pierre, les deux frères Tarral, jocistes de Millau, Raymond Garde, scout de Marseille, Marcel Zeender, René Landry, prisonnier passé « civil ». René Chave, séminariste de Viviers.

(21) Jean Goin et Maurice Devise, séminaristes du diocèse de Viviers.

renseignent et vous sortent par leur conversation de cette vie de bêtes de somme.

« L'évêque d'Erfurt »

Il fallait donc aller au plus dur : Erfurt, grosse cité de 180 000 habitants, à 60 kilomètres de Sondershausen. Un jeune prêtre S.T.O. (22), arrivé de France récemment, est signalé dans les environs, à Sommerda, avec quelques séminaristes. Le 14 novembre, au petit matin, André Yverneau et Jean Carton prennent le train au vol, en gare de Sondershausen, pour cette dernière localité. Arrivés là, ils se mettent à la recherche et tombent dans un camp sur une baraque de volontaires françaises. Un beau désordre de la dernière indécence. André s'enquiert tout de même : « Où habite Louis Maga ? » — « Inconnu, pas ici. » Des rires fusent. Il y a méprise. Enfin dans le brouhaha d'une grande chambrée où gisent 150 travailleurs, ils trouvent Louis au milieu d'un groupe de jeunes.

Parmi eux, deux gars d'Erfurt qui sont venus passer la journée auprès de Louis. L'un d'eux, petit, frimousse de poulbot, avec sa mèche brune légèrement frisée, d'allure décidée, se présente : « Camille Millet, 173, Route Stratégique, Ivry-Paname. Président de section d'Ivry-Centre. Voici mon frère jéciste, Michel Vacherot, de Boissy-Saint-Léger, qui travaille avec moi. Et vous, les amis ? » — « Des séminaristes de Sondershausen. » — « C'est bien. Nous vous attendions depuis la visite d'Emile Picaud qui nous avait promis du renfort de chez vous. Allons manger : nous ferons connaissance. Puis nous prendrons le train pour Erfurt ensemble et vous rentrerez chez vous, ce soir, par le train de nuit. »

Tous les quatre se restaurent avec Louis tout en faisant le point de la situation. Louis, bien que Sommerda soit à peu de distance d'Erfurt, ne peut y venir que très rarement car il est surveillé depuis le jour où il a effectué, avec trop de confiance, des démarches officielles pour une mutation. Mais le lagerführer (23) a plusieurs fois intercepté son

(22) Louis Maga, du diocèse de Lyon.

(23) Le chef de camp, allemand.

courrier qu'il a envoyé à la Gestapo de Weimar. « Bien, qu'à cela ne tienne, nous viendrons le dimanche à tour de rôle, de conclure André. Nous avons déjà fait plusieurs centaines de kilomètres sans permissions et sans ennuis. » — « D'accord, poursuit Camille, je suis seul dans cette grande ville pour 4 000 Français. Figure-toi que j'y suis arrivé le 23 décembre 1942, pour passer Noël, seul Français, chez un jardinier qui n'emploie que des Italiens. Ne sachant pas un mot d'allemand, ne connaissant pas la ville, il m'a fallu de longues semaines pour repérer quelques frères... Michel n'est venu me rejoindre qu'en juillet. Depuis, c'est la vie de famille à deux. Depuis aussi, nous nous sommes mis en relation avec le reste de la région. Plusieurs réunions clandestines se sont tenues chez nous. »

Arrivés à Erfurt, après avoir quitté Louis, Camille et Michel font maintenant à André et à Jean les honneurs de leur « chez-eux » : une mansarde tout en haut de la grange du patron fleuriste pour le compte duquel tous deux travaillent. « Voilà. Ici, la croix que j'ai faite de deux bouts de planche le jour de mon arrivée. Là, la bibliothèque », continue Camille, tout en désignant une planche étagère, munie d'une trentaine de livres de l'aumônerie Rhodain. « Beaucoup ne reviennent pas, c'est preuve qu'ils circulent. Voici la photo de ma fiancée, Marcelle. Nous nous sommes fiancés avant mon départ. C'est moi qui l'ai amenée à la J.O.C... C'est dans cette chambre, André, que l'action catholique a démarré dans la région, le 5 septembre. Emile, qui était présent, a dû vous le raconter. Il y a trois semaines Louis est venu de Sommerda y dire la messe. Nous étions soixante gars et le patron ne s'en est pas aperçu. De temps en temps, j'allais voir par cette lucarne si quelque indésirable ne venait pas. »

« Actuellement j'ai lancé six groupes pour tous les militants des principaux camps de la ville, menés chacun par des dirigeants qui doivent venir ici tous les samedis soirs : ce sont d'anciens fédéraux ; mais... » — « Ils t'ont déçu ? » — « Ils se croient encore en France alors qu'ici c'est la mission. Ils n'ont plus le sens de la masse et s'en évadent parce qu'elle est trop dure. Comme je ne suis qu'un simple président de section... » — « C'est peut-être pour cela que le patron qui, malgré ce que tu disais tout à l'heure, se doute de quelque chose, t'appelle en riant « l'évêque

d'Erfurt », interrompit Michel qui, sur ce, leur propose de descendre à la cuisine des ouvriers pour souper.

Tous les quatre pénètrent dans une petite pièce retirée au fond de la cour de l'établissement et s'y installent pour partager une nourriture simple et abondante que Camille prépare tout en continuant à causer.

C'est alors qu'André fut témoin d'une petite scène qu'il convient de rapporter tant elle achève de camper ce Camille qu'il commence à découvrir depuis quelques heures.

La porte s'ouvre, entre un gars : « Bonsoir, Joseph ! » — « Bonsoir, Camille. Bonsoir, les amis. Tiens, deux nouveaux ? » — « Oui, des Jésuites ou, si tu préfères des « séminos » — !!! — « Il n'est pas très au courant, explique Camille, il s'est converti il n'y a pas longtemps en allant à la chasse aux escargots. » — !! — « Vous ne comprenez pas ? » — « Non. » — « Allez, Joseph, raconte », insiste Camille toujours en train de touiller une semoule qui prenait bonne figure.

— « Oui, je travaille chez un boulanger », commence Joseph et, ce disant, il s'installe en sortant de la musette quelques petits pains blancs. « Un dimanche de mai, comme je ne savais que faire pour chasser l'ennui, j'étais allé à la chasse aux escargots dans les fourrés qui bordent un bois des environs. Quand je vis tout à coup un groupe qui débouchait d'un sentier en chantant... Des Français qui chantent ! Je m'étonne et leur dit « Bonjour », tout en continuant mes recherches. Je n'avais encore trouvé qu'un seul escargot. Ils m'invitent. J'hésite : « Viens avec nous. » C'était Camille qui avait parlé. Je n'ai pas résisté et laisse là mon escargot. On a chanté toute la soirée et en les quittant je leur ai laissé mon adresse. Rentré dans ma boulangerie, j'ai revécu mon après-midi toute la semaine. Etre si joyeux en exil, ce n'est pas ordinaire !... Je les retrouve plusieurs fois, toujours les mêmes. Alors j'ai demandé à faire partie de leur équipe. « Bien volontiers, me répondit Camille, viens avec nous et, tu verras, tu seras plus heureux. Mais à une condition : pas d'histoires sales ! »... Depuis j'ai tout appris en le regardant faire. Un soir, je lui ai dit que j'aimais beaucoup les abeilles et qu'en France je passais mon temps à les regarder. « Eh bien, me dit-il, nous voulons faire comme elles, lis ça et tu verras, nous en

recauserons ensemble »... — « Oui, c'est exact, interrompit Camille qui jugeait le récit suffisant... Les escargots l'ont mené à l'Evangile : c'est tout ! Maintenant il est des nôtres et accroche les gars jusque dans les trains pour leur demander s'ils ne connaissent pas la J.O.C., ce qui n'est pas très prudent ! »

André et Jean savent maintenant à quoi s'en tenir. La veillée s'écoula en projets d'avenir. Il faudra petit à petit lever cette masse de Français épars dans plus de trente camps. Mais pour cela, il faut commencer par les dirigeants eux-mêmes qu'il faut revigorer sérieusement.

Le choc fut donné un dimanche suivant où André et Emile revinrent à Erfurt pour participer à une journée provinciale qui, outre les dirigeants d'Erfurt, groupa dans la petite serre du patron de Camille les responsables des principales villes du sud de la Thuringe (24). Les chrétiens naissantes de plus de onze villes étaient représentées. Après l'eucharistie, chacun exposa ses difficultés, ses échecs, ses réussites, ses audaces et ses peurs. On échange des projets et des consignes. Tous prirent conscience qu'ils n'étaient pas seuls à se battre. Partout à la fois et sans se concerter, de jeunes chrétiens s'étaient levés pour regrouper leurs frères.

**

André Yverneau, qui songe à la Chine, a trouvé maintenant une terre où il missionnera le dimanche. Ainsi le Seigneur n'est pas en reste avec nous et continue à intervenir. C'est un signe pour nous tous que la voie étroite choisie au départ allait nous mener aux tâches désirées.

Aux premiers jours, nous avons exprimé notre déception d'être ainsi, en groupe, calfeutrés dans un pays trop tranquille. Mais réponse nous fut donnée par celui qui avait charge de nos âmes et qui de France nous précédait sur la route de la mission.

(24) Géra, Yves Rabourdin et Henri Marrannes. — Weimar, Marcel Carrier ; Saalfeld, René Landry. — Gotha, M. l'abbé Lecoq, André Vallée ; Eisenach R.P. Dubois-Matra et Louis Pourtois. — Suhl, Jean Haméon ; Zella-Mehlis, Marcel Callo ; Apolda, Meiningen, etc...

A cette assemblée fut lue la protestation du cardinal Suhard au sujet de l'arrestation de M. l'abbé Guérin, et la réponse que lui fit le chef de la Gestapo de Paris.

« ... Il y aura des heures dures que nous avons tous prévues et pour lesquelles nous sommes préparés. Je crois que les jours d'héroïsme, dans l'attente desquels j'ai vécu pour vous, ne sont pas des idées en l'air. Ils doivent venir. Alors ce sera merveilleux, car j'ai l'assurance que le Christ Jésus vous a fait venir là-bas pour se servir de vous et que vous ferez alors l'œuvre du Saint-Esprit. Il faut relire Saint Paul et les Actes ; des choses semblables, quoique toujours inédites, vont se passer grâce à Dieu. Nous continuons à prier beaucoup pour vous dans cette crainte et dans cette espérance. Le calme d'aujourd'hui dans vos travaux ne peut pas durer toujours. Restez ensemble, très unis. Evitez de vous séparer. L'avenir peut vous ménager des souffrances imprévues, pour lesquelles il est bon que vous soyez ensemble. Courage ! Vous êtes sur un chemin où il me semble voir une grande lumière, et au bout du voyage, à l'horizon, se lever une France rachetée. Le Christ Jésus marche à votre tête, lui qui est la voie, la vérité et la vie... De loin, nous voudrions marquer le pas de la souffrance et de l'amour avec vous. Peu à peu, soyez assurés, votre place, là-bas, prendra de l'importance : vous verrez un jour que vous étiez nécessaires... Qui croit fortement, celui-là est sûr de son importance. » (25).

Reçues, puis replacées dans le contexte de ces événements que nous vivons au jour le jour, ces lignes, écrites parfois un mois plus tôt, nous apportent la lumière et la foi au moment voulu.

Effectivement, le 25 novembre, veille de Saint-Jean Berchmans, Pierre Sournac nous quitte, victime, un peu fautive — nous de si dociles travailleurs ! — d'un coup d'esbrouffe du patron. Voulant intimider les « pastoren » Brunnquell avait décidé la mutation de l'un d'entre eux à la fabrique de munitions de Kleinfurra. Au fond d'une mine, il faudra bien travailler !

Pierre et moi étions candidats, paraît-il. Ce fut lui qui fut choisi. Herr Schaarschmidt l'en informa en des termes fort louangeurs. Il était question, selon lui d'un poste de secrétaire du capitaine de la Défense passive dans la fabrique en question. En réalité Pierre, jugé par la

(25) Père François Charmot, supérieur de Mongré.

Commission de santé de cette fabrique inapte au travail de force, ce qu'aurait souhaité Brunnquell, fut affecté à l'équipe des jardiniers et passa l'hiver à trier des pommes de terre et des rutabagas dans les caves, pour la cantine du camp.

Alors Pierre se lia intimement avec Emile et à toute la communauté chrétienne de Kleinfurra. Ayant le même métier, la même vie, tous deviennent de rudes « travailleurs ». Pierre pouvait maintenant tout à loisir, au cours des veillées et des nuits, fonder la foi des dirigeants, leur révélant chaque jour ces choses qui ne sont point montées au cœur de l'homme toutes seules, mais que le Père a préparées d'avance pour ceux qui l'aiment. Désormais il ne sortira guère de sa « paroisse » si ce n'est pour aller prier avec elle dans les églises voisines de Sondershausen et de Nordhausen.

Au même moment, la tempête se lève. Le conseil régional prévu pour le 5 décembre à Leipzig est reporté au 12. Une carte de Paul Léon nous prévient, expliquant : « Cessez toute correspondance avec Leipzig : G.(estapo) sur nos traces. Clément et Henri sont près d'entrer à l'hôpital (26). La persécution n'est pas à désirer, mais il faut l'accepter, car elle peut venir. »

Pierre et Emile n'en décident pas moins de rallier Leipzig le 12. A peine dans le train, au sortir du travail, Milo dépouille son courrier. C'est pour prendre connaissance du contre-ordre de Jacques Etevenon (27) : « Inutile de se jeter dans la gueule du loup. Henri est à l'ombre depuis le 2. » (28)

La carte, écrite le 5, était parvenue avec du retard à cause du bombardement que Leipzig avait subi dans la nuit du 4. Sans plus attendre, il était encore temps, Milo et Pierre descendent à Sondershausen, vont communier, préviennent la communauté, et reprennent un train de nuit pour Nordhausen afin de m'y trouver.

Notre mission est claire maintenant : elle devient sacerdotale puisqu'il nous faut, dans la mesure du possible, remplacer ceux qui, désormais, ne peuvent plus soutenir

(26) C'est-à-dire : en prison.

(27) Chef routier parti volontairement avec Henri Perrin pour organiser l'A.C. et la Route des Scouts de France à Leipzig.

(28) Cf. Journal d'un prêtre ouvrier en Allemagne, d'Henri Perrin.

par leurs visites les chrétientés qu'ils ont suscitées. C'est pourquoi j'avais décidé de partir ce samedi 10 décembre, seul, incognito, pour Nordhausen, afin de retrouver la masse des militants au milieu desquels Pierre et moi avions passé assez inaperçus la journée déjà lointaine du 12 septembre.

Un Dimanche de l'Avent

Arrivé seul — je me souviens de ces premiers pas solitaires à travers la ville inattentive — j'appréhende cette rencontre avec le réel, que j'ai voulue. Assez vite je m'oriente dans les rues de la ville et dois même avoir l'air d'être du quartier puisqu'un égaré me demande où se trouve la Kasselerstrasse. Je formule une réponse évasive en un allemand si correct que j'en suis étonné !

Le plus sûr moyen de trouver quelqu'un et de savoir où « ils » en sont est de monter à l'église. Puis ce sera une visite de convenance et de rassurement. Me voici seul sous les voûtes sombres, me confondant avec un pilier dans le fond. J'attends. « Vous êtes tout de même bien inaccessible, mon Dieu, en votre temple ! Pourquoi cette tente, que vous avez plantée au milieu des hommes, s'est-elle solidifiée, pétrifiée, à ce point de devenir une salle de musée où il se fait quelque bruit aux heures d'ouverture qui sont marquées sur la porte ? Peut-être valait-il mieux ces marchés et ces trafics des parvis à Jérusalem. Là, au moins, vous trouviez du peuple à qui parler, même s'il fallait procéder à quelques épurations plus violentes ! »

Un temps s'est passé seul avec Lui. Puis, la porte s'ouvre. Un jeune, d'allure très sport avec sa canadienne, son foulard et sa chevelure soignée, pénètre. Il semble hésiter comme s'il cherchait quelqu'un qu'il ne trouve plus, s'agenouille un instant et ressort. Je le suis dehors. Il est déjà loin. Je siffle l'appel scout, mais il ne connaît pas cette voix. L'ayant interpellé, il se retourne et nous nous rejoignons. A brûle-pourpoint, je lui demande : — « Tu es d'ici ? » — « Oui. » — « Pourquoi es-tu venu à l'église ? » — « ... J'ai eu, avoue-t-il après quelques hésitations, une occasion ce soir, avant d'aller prendre le travail de nuit à Montagna. » Il s'explique peu à peu tout en marchant.

Depuis septembre, douze heures de travail pendant quatorze jours de suite, soit de jour, soit de nuit... Une vie de chien, du châlit à la machine. Il n'est plus question de messe puisque la vie est impossible. Comme il est de Lyon, nous causons du pays. Il a des « copains » et comme je n'ai pas pu trouver ceux que je cherchais ce soir, il me confiera aux siens pour passer la soirée. Entre Lyonnais on fait bien les choses.

Nous redescendons ensemble la grande rue en direction de Montagna, quand une jeune fille, élégante, nous accoste en allemand. J'ai compris et m'éloigne de quelques pas. Mon compagnon s'excuse, elle aussi. Il y avait eu malentendu, sans doute, mais ils conviennent d'un autre moment en se quittant.

— « Tu connais ? » lui fis-je, inquisiteur, lorsqu'il m'eut rejoint. — « Oui, une perle rare. C'est une secrétaire de l'usine : elle m'a rendu service pour mon linge et mes chaussettes, puis pour l'allemand que je voulais apprendre... J'étais seul. Quelqu'un s'occupe de moi maintenant dans ce bain. Sans elle, je n'aurais pas de coin propre où me retrouver, ni même le courage de mettre une cravate et d'avoir encore des gestes d'homme... »

Il n'était pas le seul. Des milliers sont ainsi à la dérive, en quête d'un amour et qui s'attachent au premier geste, au premier sourire parce que, depuis de longs mois, ils ne connaissent que la force brutale des machines, plus implacable encore que celles des vainqueurs. Eux aussi sont nés pour aimer et non point pour haïr.

Tout en remontant avec lui la Kasselerstrasse, vers Montagna, je songe à cette masse qui mendie un peu d'amour et se contente des miettes qu'on laisse aux chiens. « Seigneur, je comprends que vous preniez plaisir à la miséricorde plus encore qu'aux sacrifices : l'être le plus nu nous offre un trésor ; la chance de donner... ce talent que nous tenons dans le creux de la main et qu'il ne faut point enfouir ! »

Montagna est un immense camp qui dresse ses baraques en face d'une usine de tanks, autrefois de machines agricoles. Il y a moins de femmes françaises qu'à Neumühle, mais en plus des Russes, des Polonais, des ménages européens et surtout des prisonniers de guerre italiens, squelettiques. Le gars de Lyon m'a introduit dans son

bloc : le bloc des Lyonnais, « des vieilles filles », disent de méchantes langues. Les relations sont vite cordiales : noms de famille, de quartiers et de rues aux consonnances familières pour les initiés... Ils sont à l'étroit, mais j'ai déjà ma paillasse pour la nuit, des couvertures, un linge, du savon et autres accessoires pour me laver et même un casse-croûte m'attend déjà prélevé sur les rations qu'ils viennent de toucher. Ce dernier me fait patienter pendant que ces jeunes gens de bonne famille se vêtent. Ils ont conservé le culte de sortir le soir, plis de pantalon, cravates, eau de Cologne. C'est un peu comme un rite liturgique auquel on s'attache parce qu'il donne encore de l'allure... Tout est rituel : la cigarette qu'ils offrent, le repas commandé et pris ensemble, presque en silence... Ils sont déclassés.

Nous passons la veillée à l'Amicale qui vient d'ouvrir son foyer dans un grand café. Atmosphère de détente en fin de semaine : swing, violons tziganes, consommations de moules à la gelée... Les « transformés » semblent mener l'affaire. Beaucoup passent à travers les groupes, distribuant des poignées de main. Dans un coin, des couples timides ou provocants. Qui pourra me révéler ceux que je cherche parmi ces buveurs exubérants autour de leurs tables enfumées, ou ceux-là qui se tiennent debout près du zinc, le regard perdu, un pot de bière vide entre les doigts ?

De ces derniers l'un se détache cependant, distingué, un peu étranger au brouhaha qui l'entoure... quand un camarade vient l'arracher à la rêverie. La conversation parvient jusqu'à moi. Il s'agit de recruter des acteurs pour la séance de Noël, mais c'est toujours le même « turbin » : trop de travail à Montagna. Ceux qui devaient venir ce soir ont encore manqué de parole. Ils se séparent, et le premier s'en va faire groupe près de l'entrée... Avant de quitter la salle je l'entends encore interpellé un nouveau venu : « Mourlot, à quelle heure demain viens-tu à la messe ? » — « 10 heures. » — « Alors ne compte pas sur moi, j'y vais à huit. »

Je sortis dans la nuit, enfin rassuré.

Celle-ci fut courte mais confortable. Mourlot, que j'ai retrouvé au lavabo, le matin, se propose de m'accompagner à la messe de huit heures quand je lui eus appris entre deux coups de rasoir que, étant de passage à Nordhausen,

je désirais trouver l'église et assister à une messe au plus vite.

Tout en montant nous causons discrètement. Je finis par apprendre qu'au printemps dernier des jocistes ont fait parler d'eux à Montagna, à l'occasion de Pâques. Mais depuis, plus rien, l'un d'eux a d'ailleurs sombré dans le marché noir et a eu des histoires louches avec la police et le Lagerführer.

Devant l'église j'aperçois Tournemire qui fait les cent pas. Le voilà qui attend, pensai-je. De fait, il distribue quelques poignées de main à certains qui entrent... Nous passons devant lui : rien pour Mourlot, qu'il ne doit pas connaître, ni pour moi non plus, qu'il n'a pas reconnu.

L'église est pleine. Assemblée européenne. « Es ist Advent ! — C'est l'Avent ! — » Union à l'attente de toute cette masse exclue de la nef qui marche dans les ténèbres. Le curé termine son prêche, suppliant le Seigneur pour tout le peuple : « Viens, Seigneur ! Ne tarde plus, libère ton peuple de toutes ses fautes ! »

Au moment de la communion, un peu surpris, je retrouve Pierre et Emile qui s'approchent du Christ avec moi. Tournemire et deux autres les suivent. L'un d'eux est celui qui, hier soir, à l'Amicale, recrutait des acteurs pour la séance de Noël.

A la sortie, Emile m'entreprend le premier et m'explique, me tendant la carte de Jacques Etevenon : « Nous sommes venus pour t'apprendre cela et te rejoindre. Nous travaillerons ensemble ici aujourd'hui. » René Tournemire, qui m'a reconnu, se met en devoir de me présenter ses deux acolytes : Pierre Giraud et Paul Vitel, de Montagna (29). « Oui, je sais. J'ai fini par apprendre que vous existiez. » Et je leur soumetts les résultats de ma petite chasse d'hier et de cette nuit. Chacun en fit son profit.

Suivit une séance de quatre heures dans un Gasthaus de la ville. Emile donne des nouvelles de toute la région. Pierre Giraud et Paul Vitel dépeignent le marasme spirituel dans lequel se débat leur camp. René Tournemire, plus optimiste pour les autres camps de la ville, cite le travail effectué au camp de Salza, qui a pris en sous-main

(29) Pierre Giraud, dirigeant de Niort, et Paul Vitel, son ami, fédéral jéciste de Saint-Brieuc.

l'Amicale. Assez vite le plan d'action s'établit. Il faut remplacer les prêtres arrêtés, le moment est venu pour le laïcat de se promouvoir. Nous demanderons au clergé allemand de nous donner le minimum : l'église pour prier et, discrètement, quelques instants, le samedi soir, pour les confessions et la communion. Ensuite, reprendre en main par contact personnel avant Noël, les militants qui ont lâché. Enfin, relancer un courant chrétien pour Noël. Pour cela, préparer des réveillons dans les carrées, autour des crèches que l'Aumônerie envoie, éviter les beuveries au moins avant le *Minuit Chrétiens* qu'on fera suivre d'une minute de silence, si possible, confectionner des colis pour ceux qui n'en reçoivent jamais, en y joignant la délicatesse du procédé : faire passer le père Noël, écrire des lettres de familles où tous les gars de la carrée signeront.

Il s'agit de faire prendre conscience aux militants de la communauté chrétienne et leur donner la hantise de la masse qui les entoure. Il faut que, chrétiens, nous nous sentions responsables aux yeux du Père de tous ces frères déracinés, prolétarisés, qui s'accrochent au moindre geste d'amitié. Noël pour beaucoup ne sera qu'une douloureuse absence revécue, une solitude amère entretenue, ou une évasion lâchement consentie. Au contraire, nous devons prendre en charge cette humanité en exil et entrer ainsi dans le mouvement de charité du Père qui envoya un jour son Fils dans le monde pour accomplir ainsi la libération des hommes.

Noël en exil

Dans les usines, les foyers, les églises et les camps, les Weihnachtsbäume (arbres de Noël) ont apparu et chaque dimanche d'Avent a vu les bougies s'éclairer une à une sur la couronne de sapin suspendue dans la nef ou dans la salle à manger.

Le monde du travail aura deux jours et demi pour passer « Weihnachten » (la Nuit de Noël). Dans les camps français, il n'y eut pas une carrée sans un réveillon plantureux, grâce aux colis de France et aux « combines » avec les Chleus. Les Amicales et les kommandos présentèrent des revues et des soirées artistiques, où l'on vint s'entasser en foule.

Il y eut de la détente, de la gaieté et de la goujaterie : les corps exigent le plaisir : c'était inévitable depuis si longtemps qu'ils étaient brimés.

Mais ça et là, les groupes d'amitié chrétienne, s'ils ont pu déborder et emporter dans leur joie claire et lucide tout un camp ou tout un Foyer, ont connu ces veillées intimes où le cercle s'est élargi et enclôt maintenant tous ceux de la carrée qui, peu à peu, sont devenus leur prochain. Cette nuit-là, la charité chrétienne advint en pleine brousse humaine et les communautés consacrent ainsi leur amitié aux yeux des travailleurs...

Ensemble, coude à coude dans la carrée transformée en un foyer paysan, autour de la vieille cheminée, ils se sont réunis pour dépasser la tristesse de leur exil. Ces jeunes fils de France et d'Eglise ont repris les vieux chants de chez nous. L'un d'eux raconte un Noël passé, d'autres miment une pastorale de leur crû, puis l'un d'eux se lève, lance son Hymne à la Joie ou rythme librement les pensées de tous en une « Ballade pour le temps de Noël ». Telle celle-ci qui nous est parvenue en écho de la poudrerie de Neumühle, alors que tout le reste du camp était... dans les ténèbres :

*Il va neiger, les brumes sont trop basses...
Entends le triste appel du vent des sapinières,
Bonhomme Noël ! En vol gris ma ritournelle passe,
Je chante la complainte d'une âme prisonnière.*

*Voici qu'il m'est donné d'oublier votre ennui.
(Et nous avons connu des jours de désespoir !)
Voilà que nous vivons ensemble cette nuit
L'amitié de décembre, autour de l'âtre un soir...*

*Si nous n'avons donc rien au fil de nos pensées,
S'il ne nous reste rien qu'un coude-à-coude amer,
Devons-nous être tristes, car l'Elbe est désolée ?
Faudra-t-il ce soir que nous sentions l'hiver ?*

*Mais non, mes compagnons, allons-y de bon cœur :
Nous avons la jeunesse avec nous en veillée,
Et le Monde est à nous pour un soir de bonheur,*

Car Noël est partout à qui veut se donner... (30)

Il y eut aussi ces messes de Noël dans les églises toutes ensapinées (31), messes vespérales ou matinales, où l'on s'est rendu en chantant *Les anges dans nos campagnes* ou *La marche des rois*. Là se sont retrouvés tous les hommes de bonne volonté pour participer au mystère de la Lumière et de la Joie. En entrant, l'on ne voit que les six cierges de l'autel, allumés. Mais le prêtre s'avance vers la crèche, escorté d'une douzaine d'enfants de chœur, l'un d'eux portant une grande étoile lumineuse, et commence lentement la lecture de l'Évangile... La foule l'interrompt, prenant doucement en chœur le *Stille Nacht, heilige Nacht!* — Douce Nuit, Sainte Nuit! — Le chœur et la crèche s'illuminent. Le prêtre poursuit quelques versets sur un ton plus élevé. La foule reprend à nouveau *Stille Nacht, heilige Nacht* que l'orgue accompagne doucement en sourdine. D'autres lampes s'allument et les sapins s'illuminent. Le prêtre termine alors sur un ton solennel et la foule chante avec l'orgue, vibrante, *Stille Nacht, heilige Nacht*, cependant que l'église s'embrace tout entière.

« Aujourd'hui, sur les habitants du pays de l'ombre une lumière a resplendi. »

Noël a marqué une nouvelle étape : maintenant nos cœurs sont pour de bon dans la bataille humaine, dans ce pays où nous avons consenti à vivre. Le Christ nous a saisis par cette masse pour laquelle nous avons accepté l'exil.

Je sais maintenant que toute Incarnation est d'abord cet Exil. Avant le sommet des Béatitudes eut lieu la descente à Nazareth — avant le dressement au Golgotha, la nuit dans le cachot de Caïphe — avant le matin du Premier Jour, la descente au tombeau.

Seigneur, puisque l'ouvrier sera traité comme le maître, nous avez-vous réservé de telles étapes ?

(30) Jacques Magnan, qui a retrouvé le Christ et maintenant s'est consacré à la Mission de France.

(31) Par exemple, l'église paroissiale de Preteritz, près de Wittenberg, où le curé était toujours disponible, ainsi que beaucoup d'autres contre le gré du pouvoir nazi.

CHAPITRE III

Pour la Mission

Des journées d'entraînement

Mais maintenant il faut lancer l'année qui vient. Le D.A.F. accorde aux travailleurs quarante-huit heures de congé. Ce seront quarante-huit heures de séances intensives en petit comité avec les dirigeants de Nordhausen et de Kleinfurra.

Pierre Giraud et Paul Vitel sont venus me rejoindre à Sondershausen, au matin de la nouvelle année. Après la messe, la journée se passe là où c'est plus discret, en contacts profonds et priants. Nous faisons le bilan des activités de Noël pour Nordhausen et le camp de Montagna. Les chrétiens se sont « retrouvés » à l'occasion des cérémonies. Des militants ont pu regagner la sympathie des travailleurs, prendre une place discrète mais effective au sein de l'Amicale. Bilan personnel aussi. Tous deux avouent qu'ils sont « vidés », ils tournent en rond. Le travail forcé saboté ou seulement négligé dégrade leur conscience professionnelle, et le « il faut vivre », déchristianise peu à peu leurs réactions quotidiennes. Ils sentent tout cela. Nous partageons la même angoisse : « si le sel s'affadit... » La masse les use. Il va falloir les ressourcer au plus profond et commencer par leur faire apprécier cette vie à laquelle ils sont contraints. C'est assez facile. Je n'ai qu'à choisir parmi ces nombreuses lettres reçues d'Allemagne ces jours derniers. On faisait ainsi dans les premiers temps de l'Église pour se redonner du cœur à l'ouvrage. Ce sera aussi notre façon de procéder.

Je leur en lis plusieurs qui leur apportent des échos d'un peu tout ce qui s'est fait partout pour Noël, et termine par celle-ci qui m'est venue hier de Wuppertal-Barmen, grande cité ouvrière de la Ruhr :

« ... Cette vie, à bien des points de vue, me paraît idéale, et j'aurais donné cher pour la vivre à votre âge. Comme expérience sociale directe, il n'y a pas mieux. Et cela vous découvre des aspects trop souvent inconnus de la vie du Christ travailleur. Bien souvent je me dis que le travail quotidien, si insipide soit-il, est en lui-même un travail rédempteur, et il n'y a pas à chercher plus loin pour sauver le monde. Notre simple présence est en quelque sorte sacramentelle, si nous savons en faire une présence divine. Le Père de Foucauld parmi les Touaregs ne faisait autre chose qu'« être là », avec le Christ, et le plus possible transformé en lui. Sans quoi notre vie n'a pas de raison d'être. Je considère souvent les pauvres travailleurs au milieu desquels je vis comme des chevaux de trait qu'on a enlevés à leur ferme pour les atteler ailleurs. Ils continuent de tirer, plus ou moins bien sans comprendre. Pour vous, pour nous (et Pierre et Paul qui écoutent saisissent) c'est autre chose. Nous avons quitté comme Pierre la barque confortable pour nous mettre à marcher sur les flots, et nous ne nous tiendrons debout, que si nous gardons obstinément les yeux fixés sur lui, sans chercher davantage. Et cela est magnifique.

» Enrichissez-vous de cette expérience le plus possible, et réjouissez-vous dans le Seigneur, dans la joie parfaite de saint François... » La lettre se termine ainsi : « ... Je compte bientôt faire ma « retraite » aussi, comme Perrin. Cela n'a d'ailleurs aucune importance : Paul, l'apôtre, a connu cela aussi. Je vous souhaite une année bonne, non pas seulement une année de retour, mais une année féconde d'offrande toujours plus totale et de montée vers le Christ. Ai-je besoin de vous dire bon courage ? » Signé : « Victor Dillard. »

— « Qui est-ce ? » demandent-ils.

— Un jésuite connu en France comme aumônier de jeunes et pour son action sociale. Il est maintenant prêtre ouvrier clandestin depuis le mois d'octobre et s'attend d'un jour à l'autre à partager le sort d'Henri Perrin.

Entre plusieurs consommations, nous reprenons ensemble, un à un, des versets de la liturgie de Noël. Ils comprennent. La leçon se dégage : nous participons concrètement à l'exil du Christ ; comme lui, nous sommes venus ici pour accomplir la volonté du Père.

En fin d'après-midi, ceux de Kleinfurra : Milo, Julot et François, avec Pierre, nous rejoignent au Ratskeller. Ils ont joyeusement déchargé des wagons toute la journée. Aussi il faut satisfaire leur faim.

Les agapes terminées, Milo fait le point à son tour. A Kleinfurra, on plafonne depuis quelque temps. La flamme apostolique se consume et menace de s'étioler faute de nourriture et peut-être d'appétit.

Pour les lancer sur la piste, je leur présente Guy de Larigaudie : sa jeunesse, son amour, son état de grâce, et l'on parcourt ensemble une heure durant *Etoile au grand large* (1). Voilà maintenant, bien campé, le militant qu'il faut être ici : solide, savoureux, ouvert et docile à la grâce.

Depuis que nous travaillons, Pierre et moi, sur la même terre, nous nous savons bons partenaires. Nous avons pu aussi, tout au long des heures d'usines vécues ensemble, des conversations tenues sur les routes, dans les trains et dans les cafés, mettre au point notre vie spirituelle. Un simple regard nous suffit ce soir, pour nous décider à convaincre nos amis de ce qu'il leur faut maintenant acquérir. Une vie intérieure bien charpentée, fondée sur une méthode d'union à Dieu (ils n'ont pas eu peur du mot « méthode », car ils s'y connaissent en apprentissage), informée par la lecture et concrétisée par une activité apostolique réaliste au sein de la masse et pour les autres.

Rapidement se dégagent les lignes essentielles d'un programme missionnaire que voici :

1^o VIE PERSONNELLE — Intensification de la vie intérieure pour maintenant et pour la vie familiale plus tard.

Dirigeants : lecture quotidienne approfondie, méditée (si possible), des *Actes des Apôtres*. Chapelet. Préparation à la retraite pascalle, qui se fera pendant la Semaine Sainte selon la méthode des Exercices spirituels.

Militants : lecture quotidienne approfondie (seuls ou en équipe avec dirigeant) de l'Evangile. (On commencera par

(1) Qui deviendra désormais le livre de chevet de plus d'un militant.

Saint-Luc.) Une ou deux dizaines de chapelets. Participation aux « récos » qui doivent conduire chacun à faire son plan de vie personnelle.

2° SERVICE DES AUTRES — Développer le sentiment de la responsabilité, « de la mission », à concrétiser particulièrement dans la campagne pascalle. Celle-ci sera basée sur une enquête du milieu. Repérage des plus démunis. Continuer les services.

Ce programme, qui sera réalisé intégralement par Pierre à Kleinfurra, sera présenté et adapté au cours des « récos » et des voyages que nous allons faire les uns les autres dans la région pendant le trimestre, particulièrement à Erfurt et à Nordhausen.

Le ferment est prêt : il ne reste plus qu'à le mêler à la pâte. L'équipe se sépare à minuit. Ceux de Kleinfurra retournent à leur camp tandis que je poursuis jusqu'à Nordhausen avec Pierre Giraud et Paul Vitel. Après trois heures de sommeil et une messe matinale, on rassemble tous les principaux militants : nouvelle séance dans un gasthaus où nous leur présentons la réunion de la veille. Ils ont compris eux aussi : nous pourrions maintenant travailler à plusieurs discrètement et efficacement chaque dimanche.

**

Il faut d'abord préparer l'auditoire qui sera très réduit : une demi-douzaine tout au plus, les heures de travail qui diffèrent les uns d'avec les autres ne permettent pas davantage — qu'importe, et tant mieux, le jeu n'en sera que plus serré entre partenaires moins nombreux. D'ailleurs, le cadre ne s'y prête pas plus : pas de locaux, on ne peut aller dehors, car c'est l'hiver. On ira donc dans les églises, dans les cafés, sous les abris de la défense passive. Un peu plus tard, on pourra se réfugier, le dimanche après-midi, à la permanence de la bibliothèque de l'Amicale. Il faut bien éviter les groupes, même dans la rue.

Les gars ont été prévenus par lettre dans le courant de la semaine. On doit se retrouver soit au train, soit à l'église. Mais il me souvient de ces attentes au sortir des usines. Certains trop fatigués après une semaine de soixante-douze

heures (2) n'auraient pas eu le courage de venir s'ils ne m'avaient point vu les attendre. Ensemble on regagnait la carrée, puis on allait au lavabo, puis de nouveau à la carrée, jusqu'à ce qu'ils soient habillés pour « sortir ».

La rencontre commence toujours le samedi soir ou le dimanche matin par une confession au curé allemand ou à l'aumônier du kommando, camouflé au fond de l'église derrière un pilier, puis par la communion et une action de grâces suggérée...

Deux questions seront abordées au cours de la journée : comment faire de sa journée de travail une journée de labeur avec le Christ et quel sens profond donner à notre présence ici ?

Dans un petit gasthaus, autour d'un vague « jus », attaquant leur casse-croûte, on peut voir six ou huit Français qui ne sont pour les tranquilles habitués que des consommateurs un peu bavards. L'un d'eux, surtout, ne tarit pas plus en paroles qu'en gestes. Que voulez-vous il est du Midi. Maigre de figure, des yeux bleus enfoncés, marqués d'un cerne, cheveux noirs et plats, on l'a pris l'autre jour pour un zazou avec sa veste beige dernier cri, son pantalon flottant noir et ses escarpins. Il parle d'abondance, jetant parfois un coup d'œil dans la salle, sans pouvoir achever un casse-croûte qu'il ne peut qu'émietter au cours de la discussion... Mais l'habit ne fait pas le moine.

Pierre cause de la prière depuis longtemps et répond à une question : « ... Vous vous plaignez de ne pas pouvoir trouver le Christ au cours de la journée ? Prenons-la heure par heure ensemble.

» Au réveil : un simple bonjour au Seigneur, comme à un ami qu'on connaît de vieille date. Deux mots suffisent afin d'offrir les « coups durs », pour sa fiancée, la section, la France, etc. Toilette énergique au lavabo. Casse-croûte rapide. Et on part au boulot. On peut accrocher son offrande matinale à un geste que l'on fait chaque matin : par exemple, au pointage, quand on glisse sa carte dans le compteur, ou bien quand on tourne le bouton qui met la

(2) A Montagna exactement, à cette époque-là la majorité faisait en 14 jours ou 14 nuits d'affilée, 168 heures, et ne disposait que d'un vrai dimanche par mois. On juge de l'effort demandé.

machine en route... Au début, contremaîtres et travailleurs sont à peine réveillés, le travail commence lentement, c'est le bon moment pour bavarder avec le Christ, de tout et de rien, de Lui, de nous, ou d'après un passage d'Evangile lu la veille au soir. On se remet alors dans la peau des personnages, on revit la scène, on voit la leçon qui s'en dégage, puis on prend une résolution personnelle applicable concrètement (c'est le *voir, juger, agir* que vous connaissez bien !). Plus simplement aussi on se fait le spectateur de la scène, comme si on était présent dans un coin. L'essentiel est de bavarder avec le Christ aussi simplement qu'avec un grand ami, un grand frère, puis on écoute... Si le travail est plus prenant si les copains causent, cela ne fait rien : dans un train de silence, on revient à Lui, puisqu'il est toujours là et travaille avec nous.

» Vers neuf heures, c'est le casse-croûte : détente avec les copains. Ensuite le travail bat son plein, il y a plus de vie d'équipe sur le chantier, c'est alors qu'il faut tenter les conversations. Là aussi, on retrouve le Christ, puisqu'on le retrouve en eux et que c'est de Lui qu'on essaye de leur parler... Avant la soupe de midi, une petite pause rapide avec le Seigneur pour revoir sa matinée. L'après-midi est plus lourd, la fatigue se fait sentir. Il ne faut pas chercher de prière compliquée : l'effort du corps est suffisant, on prie avec ses lèvres, sinon avec ses bras. C'est le moment d'égrener son chapelet. Le soir venu, après la soupe et la veillée à la carrée, il faut trouver un moment pour lire un peu. Evangile, roman jociste, livre de formation ; avant de dormir, un dernier mot au Seigneur, pour ceux qu'on aime là tout près ou là-bas en France, après un regard de fils sur la journée écoulée... Voilà... il suffit de vouloir. »

Suivent les objections et les mises au point personnelles. Maintenant ils feront ce qu'ils pourront.

En fin de matinée, on fait un tour jusqu'au cloître de l'église. Sous la voûte, on fait l'« examen », chacun prévoit son plan de conquête en fonction des conversations qui viennent de s'écouler...

L'après-midi, c'est la petite salle de la bibliothèque de l'Amicale qui nous accueille (3). Là on peut causer plus

(3) N'est-ce pas, Bigelot et Veyrieras ! tous deux K.G. transformés, principaux animateurs de l'Amicale de Nordhausen.

librement, sortir quelques papiers et prendre des notes. La discussion porte sur le sens de notre présence en Allemagne.

C'est au cours de ces séances de l'après-midi, souvent reproduites, que j'ai saisi toute la vigueur du ferment chrétien que l'Apôtre propageait avec tant de force autour de lui. Quand on parle à de jeunes hommes abattus par une contrainte matérielle et politique de la grandeur de leur véritable vocation, ils ressuscitent...

... A ceux qui sont des étrangers, des gens du dehors (Comme nous pesaient les inscriptions ou les en-têtes : « nur für die Ausländer », (réservé aux étrangers !...), l'Apôtre dit qu'ils sont des gens de la maison de Dieu. A eux, privés du droit d'avoir leur « cité » (ces camps immenses et cosmopolites, ces baraques en bois infect, ces châlits et ces paillasses empunaisés !), sans espérance, les voilà choisis pour connaître cet amour du Christ qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer... Ce passage de la *Lettre* de Paul aux Ephésiens nous empoigne au-delà de notre condition d'esclave et nous révèle notre mission... « Là où il n'y a pas d'amour, mettez-y l'amour et vous recueillerez de l'amour. » Ce mot de Jean de la Croix, longuement médité au cours de ces journées qui ne sont que de nouvelles et incessantes brimades, me revient sur les lèvres. Notre complicité avec le destin n'est qu'apparente. On peut ricaner autour de nous, il n'en est pas moins vrai que notre devoir d'état est la Charité. Il y a d'ailleurs une autre main, divine celle-là, sur la nôtre qui tient l'outil qu'il nous a été forcé de saisir.

Mais il faut étayer cet enthousiasme et terminer par du précis. Renouvelés et non plus flottants, ou emportés aux vents de la radio et de la propagande, d'où qu'ils viennent, il faut que, libérés et lucides, ils deviennent lumière.

On relit ensemble le message que le cardinal Saliège adressait aux scouts et routiers de Toulouse partant pour le S.T.O. Nous le citerons ici : ne nous a-t-il pas éclairés les premiers avant tant d'autres qui le méditeront par la suite !

« Mes chers amis,

» Vous partez pour l'Allemagne. Est-ce par contrainte ? Est-ce volontairement ? Je n'ai pas à le savoir. On peut subir

une loi sans lui donner une adhésion intérieure. Vous partez, c'est un fait. Quelle consigne vous donner ? Celle-ci, rien que celle-ci : rendez témoignage à la France, au Christ.

» Si humiliée que soit la France, à l'heure actuelle, gardez fièrement l'espérance. Notre cause était juste, on ne le dira jamais assez. Si par notre faute, nous avons perdu la guerre, la justice de notre cause demeure entière. Apportez sur le sol étranger vos qualités de race. Dites-vous bien que vous êtes en mission : je vais montrer ce que c'est qu'un Français, un gars Français, vif, loyal, ingénieux, bon camarade, observateur, ne se laissant pas prendre aux apparences, mais voyant ce qu'il y a derrière les apparences.

» Vous allez dans un pays qui a ses beautés, ses grandeurs. Les Allemands constituent un grand peuple. Il ne faut pas méconnaître leurs qualités. Il faut voir aussi leurs déficiences énormes. Ils ont fait du colossal. Ils ont fait du gigantesque. Ils ont utilisé la matière : usines propres, réfectoires propres, cuisines propres, douches propres... Il y a de la propreté. C'est bien. Il faudrait qu'il en soit ainsi dans notre Midi. Les rapports entre ouvriers et patrons sont cordiaux : en dehors du travail ce sont des rapports d'homme à homme, sur le plan horizontal. C'est très bien ainsi.

» Regardez de plus près : vous verrez derrière des apparences qui sont belles, qui sont des réalisations enviables, que quelque chose manque, qui n'est pas la science, mais qu'on pourrait appeler simplement l'esprit : triomphe de la technique, de la commodité, et cela au service de la force.

» Observez de plus près : le peuple allemand se croit le peuple choisi, la race élue, qui a une mission qu'elle tient de son sang, la mission de gouverner le monde. A cette mission tout est sacrifié : l'individu, la famille. Quiconque ne peut servir cette mission doit disparaître : il est inutile. Le peuple allemand est le peuple-chef, l'Israël des temps modernes. Tout a été subordonné à cette idée, à son triomphe, à sa victoire. En présence de cet orgueil collectif, vous représenterez la conception française de la vie, conception humaine, pour laquelle la personne humaine compte, pour laquelle les peuples ont des droits, pour laquelle les hommes sont frères. Le rayonnement de la France, dans toute son histoire, a été un rayonnement de fraternité

humaine. Un Français qui ne verrait pas un frère dans tout homme ne serait pas un Français de race. Un mot d'autrefois exprime bien ce que vous devez être là-bas : des gentils-hommes.

» Vous serez des témoins du Christ. Vous n'ignorez pas que le Christ a beaucoup d'adversaires en Allemagne. On ne veut pas accepter sa doctrine de charité, de pitié, de miséricorde. On ne veut pas du Christ humilié et souffrant, du Christ de la Passion, du Christ qui cache sa force et sa victoire sous une faiblesse et une défaite apparente. Ils en font une nouvelle expérience. Si les Allemands avaient eu des chefs humbles, miséricordieux, pacifiques, la guerre n'aurait pas eu lieu. Leurs qualités réelles ont été contaminées par une mystique de force, de violence, qui conduit à la ruine. L'orgueil les a perdus. Par réaction instinctive, vous retrouverez le sens de l'honneur français. Vous accepterez la souffrance avec dignité, sans vous plaindre, sans gémir. Témoins du Christ, vous serez bons, aimables, serviables, charitables envers tous les hommes, quelle que soit leur race, que vous trouverez dans le milieu du travail.

» Vous montrerez par votre exemple qu'un chrétien ne se dérobe pas au service fraternel, est content même lorsqu'il a des larmes dans son cœur, encourage, donne et inspire confiance, dit partout l'espérance.

» En juillet 1902, Charles de Foucauld se donnait lui-même cette consigne : « Je veux habituer tous les habitants chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère, le Frère universel. » Consigne bien française et bien chrétienne. Vous conviendrez qu'à la faire vôtre le beau renom de la France et du Christ ne peut qu'y gagner.

» Attention, vous partez dans un pays où la morale sexuelle est moins pratiquée qu'en France. Veut-on faire un brassage des jeunes ? Veut-on enlever aux jeunes Français l'amour de leur pays et cette force qui est la chasteté, et les rendre incapables d'avoir plus tard des enfants ? J'ignore. Il y a ce qu'on ne dit pas et qu'on fait. Il y a ce qu'on dit et qu'on ne fait pas. Vous verrez sur place.

» Restez forts, restez loyaux, restez fidèles à votre foi. A cette condition, vous ne serez ni dupes, ni victimes. La prière et la communion vous obtiendront la grâce nécessaire. Ici, vos chefs et vos aumôniers, vos amis prieront pour vous.

Rien ne peut rompre la communauté des âmes. Par le Christ qui fait notre unité, nous communions les uns aux autres. Il n'y a pas de distance pour les âmes que la charité du Christ unit.

» Vous m'avez compris : vous allez en mission, ce n'est peut-être pas le but que l'on poursuit, mais c'est la consigne que je vous donne. Vous êtes en mission française, en mission chrétienne.

» Que par vous la France soit aimée, soit respectée, soit estimée, que par vous le Christ soit adoré ! Une seule consigne résume tout, comprend tout, embrasse tout : Scout de France, Scout Catholique, partout et toujours !

» Je vous bénis au départ. Combien plus heureux serai-je, de vous bénir au retour. » (4)

D'autres documents nourrissent notre réflexion pour mieux discerner le sens de notre présence et de notre mission auprès des jeunes français, dans ce pays.

Il faut citer plus particulièrement :

— La Lettre encyclique publiée par Pie XI, en 1937 : « *Mit Brennender Sorge* » — « Avec un souci plus ardent », où il dénonce la gravité de l'erreur nazie,

— des messages de l'Aumônerie des Prisonniers de guerre et des travailleurs requis par le S.T.O., sous la responsabilité du Père Rhodain,

— le livre des pères Godin et Daniel « *France, pays de mission ?* » qui venait de sortir et dont nous avons reçu des exemplaires par l'aumônerie Rhodain.

La soirée se conclut en puisant ensemble parmi les lettres de ce courrier d'Allemagne, courrier de témoignages chrétiens écrits par ceux-là même qui le portent, Victor Dillard plus spécialement.

» ... A Wuppertal, immense ville illimitée, je n'ai trouvé personne, pas même un séminariste, pas même un militant. C'est la pleine mer... Mais cela fait du bien. Pour marcher sur les eaux, il faut cela. Jusqu'à présent les grandes eaux ne semblent pas favorables à la pêche miraculeuse... Je pense davantage à Nazareth qu'au Lac. Je découvre

(4) Message communiqué par le Père Paul Donœur, aumônier national de la Route des Scouts de France, le jour de notre départ pour le S.T.O.

quantité de choses dans ce travail manuel auquel Il s'est donné pendant trente ans de sa vie. S'il revenait aujourd'hui, il serait mécanicien ou quelque chose de ce genre. Il aurait, pour le faire, l'amitié qu'il eut pour le bois qu'il connaissait si bien : les arbres, le figuier, la barque, la croix !... Il existe une vie de la matière qui ne livre son secret qu'à ceux qui travaillent sur elle. Les machines ont leur personnalité propre, leurs caprices, leur rythme, leurs fidélités ou leurs fantaisies. L'ouvrier arrive à communier avec elles, à les aimer, à les conduire comme on conduit son cheval, à les sentir vibrer. Je comprends que certains s'enivrent de ce contact. Quelle dignité que celle de l'ouvrier qualifié spécialiste, celui qui *sait* souder, tourner, ajuster. Il est tout autre que chez lui : il est un maître ; je comprends aussi la mystique de la matière, qui n'est pas forcément une mystique matérialiste. Elle peut l'être si on la coupe de ses antennes divines... Mais pour nous quelle révélation sur l'Incarnation, sur l'Eucharistie, sur l'Humanisme. Il me semble que nous pouvons trouver là un merveilleux équilibre. Notre messe y trouve son point d'appui et réalise le geste de consécration et d'élévation qui sublime toute chose à partir de la matière. La rédemption n'a pas été seulement une prédication ni même un sacrifice, mais, ce silence travaillant, ces heures de présence, ce muet contact avec la matière, et cet amour de l'œuvre bien faite...

» Priez pour que cette matière les élève au lieu de les alourdir. Et patiemment par votre monotonie même sauvez le monde (14-1-44) ». (5)

« ... Donnez-vous à fond pour les camarades, sans compter, en veillant à ne pas vivre en dehors du réel, mais à réaliser tout ce que comporte de magnifiquement humain l'incarnation du Christ *vraiment* homme, en même temps que *vraiment* Dieu. Dès que l'on s'écarte de l'humanité réelle (on appelle cela faire « l'ange » ou perdre le bon sens), on s'écarte en même temps de la ligne divine. La plus grande joie que nous puissions donner aux autres, c'est d'être pour eux l'homme idéal tel qu'ils le rêvent. Quelle exigence pour nous !

(5) Nous ne citons que des extraits des lettres qu'il nous adresse assez régulièrement depuis le 1^{er} janvier 1944.

» Je connais bien le cas des « surhommes » dont tu me parles. On en trouve partout. Ils nous posent le terrible problème de l'adaptation de notre religion au problème social tel qu'il se pose pour nous. Impossible d'être chrétien sans être social en même temps. L'esprit de clan est absolument incompatible avec le christianisme. Et cet esprit on le trouve davantage dans notre bourgeoisie française (cf. le scoutisme !) que dans notre population ouvrière. Aussi faut-il prêcher inlassablement le Christ des premiers chrétiens, démasquer impitoyablement le pharisaïsme de tant de pratiquants, rappeler à temps et à contretemps que la religion est affaire de vie, d'état de grâce, d'identification et de participation au Christ et non un juridisme conventionnel de pratiques extérieures. La pratique chrétienne n'a de sens qu'en tant que participation, et la messe sans communion est une anomalie. Il faut le dire et le redire.

» De Paris un ami m'écrit que le christianisme n'a pas une mystique assez forte pour l'empêcher de pécher. Je n'aime pas ce mot paganisé de « mystique », mais je vois trop bien ce qu'il veut dire, et combien sont comme lui ! Si la religion n'est pas vivante et vécue nos actions manquent d'équilibre et notre foi est banale... C'est-à-dire qu'elle n'est plus une foi...

» Tout cela est grave. C'est l'avenir spirituel de notre pays qui est en jeu. Nous sentons bien ici l'ampleur de la révolution qui bouleverse le monde. Les combats militaires ne sont qu'une apparence devant la réalité de la lutte des idées. Cette révolution doit avoir son contrecoup dans notre vie spirituelle, sociale et personnelle. Le Christ est venu apporter le feu, c'est-à-dire la révolution, sur la terre et nous avons le devoir comme chrétiens d'être des révolutionnaires pour nous et pour les autres... » (26-1-44.)

« ... Comme demande temps et patience la connaissance, l'intelligence de ce milieu ouvrier français où nous vivons, décevant, égoïste, païen, ingrat au possible et, quand on est écoeuré, un geste — tout d'un coup — qui se situe en pleine tradition chrétienne, brusquement. Comment sortir de là ? Quels espoirs sont permis ? Je suis bien incapable d'en tirer une conclusion quelconque, sinon qu'il

faut pour nous vivre tout près de cette masse, l'ausculter perpétuellement, l'aimer de toute son âme pour qu'elle retrouve le sens de ses origines chrétiennes. Ceci demande une révolution, même pour chacun de nous. Remplacer ceux qui sont à l'église, et ne devraient pas y être par tous ceux qui d'instinct comprennent le Christ, les boiteux, les malades, les paralytiques, les mendiants... Je connais trop le bourgeois français pour en attendre quelque chose au point de vue chrétien. Le paysan me semble bien abîmé par l'amour égoïste de l'argent. L'ouvrier est encore le plus sain ; du moins le moins abîmé, il faut lui donner nos vies, à lui et à la jeunesse, car il faut bâtir la France pour dans vingt ans. Il faut travailler à neuf la jeunesse de France, la moderniser, l'éduquer à fond, à tout point de vue. Commencer maintenant par les gosses de 10, 12, 14 ans, les autres sont déjà trop vieux et contaminés par le paganisme et le laisser-aller général. Quel boulot quand nous rentrerons en France !... Tâchons de nous enrichir par tous ces contacts, nous ne retrouverons jamais au cours de notre vie une occasion pareille... » (18-1-44.)

Après ces journées d'entraînement qui se font un peu partout chaque dimanche, des militants ressourcés et stimulés entrent en plein dans la mission.

La rencontre de Leipzig

30 janvier. — En route pour Leipzig par Erfurt. Hier, Emile Picaud est venu me prévenir à Sondershausen : nous devons nous rendre à un conseil régional convoqué par Paul Léon. J'ai fait prendre les billets aller et retour par un ami tchèque. Tout est paré. Pour plus de sûreté nous en prendrons deux autres pour Erfurt où nous passerons la veillée et la nuit. Nous n'avons pas de permission, mais nous avons communiqué à 16 heures, emportant avec nous le Christ, notre assurance... Peu de papiers sur nous si ce n'est un bref résumé aide-mémoire de nos activités et de nos projets que nous aurons à communiquer aux uns ou aux autres. Pas de bérets — cheveux courts à l'allemande — seulement un peu de nourriture au fond de ma serviette avec une plaque de chocolat et quelques *Nouveau Testament*...

A la descente à Erfurt, Camille et Michel, qui nous attendent, nous ont conduits chez eux... Et nous faisons honneur à d'excellents fayots préparés par Inès, la cuisinière italienne toujours aux petits soins pour Camille. Nous passons la veillée dans la cuisine des ouvriers. Quelques dirigeants arrivent conduits par Joseph, le militant à l'escargot. Camille fait le bilan du travail accompli avec André Yverneau depuis novembre. Noël a marqué un renouveau chez les militants. De plus, les malades sont visités à l'hôpital, les mourants sont assistés et les morts enterrés décemment.

Camille est magnifique d'à-propos et de ténacité. Son action se heurte aux difficultés de l'existence : douze heures d'usine, peu de nourriture, alertes inopportunes qui deviennent fréquentes, fermeture des camps dès 21 heures le soir, et à l'inertie de quelques dirigeants. Il lui faut aller les relancer plusieurs soirs de suite, les arracher à la paille sur laquelle ils somnoient épuisés et reprendre patiemment le travail négligé, pour recommencer encore, après de nouveaux abandons souvent excusables. Ceux qui sont présents approuvent. L'action catholique tient le coup dans l'ensemble, mais vie intérieure et vie eucharistique sont très déficientes.

Le même remède s'impose là aussi : Milo fixe les objectifs à atteindre au cours des récos qu'André viendra donner en février et mars : découverte quotidienne du *Nouveau Testament*, organisation de sa journée à l'usine et au camp avec le Christ, prendre le sentiment de sa responsabilité apostolique : campagne pascalle.

Camille acquiesce : « Je commence le premier. Donne-moi un *Nouveau Testament*, Paul, nous en lisons, Michel et moi, tous les jours... » — « Nous commencerons tout de suite, si tu veux, par saint Luc... » La soirée se termine par un long bavardage en commun, avec le Christ, Evangile en main. Mais nous devons reprendre le rapide à 3 h 50 du matin. Il faut nous reposer un peu. Nous n'avons pas de réveil. Soit ! nos bons anges y pourvoiront.

A 3 heures, Milo m'a secoué. Rapidement nous quittons Camille qui a déjà résolu d'aller trouver le vicaire de la cathédrale ou l'aumônier des Ursulines pour lancer confessions et communions un soir de semaine. Il tient à régler cette affaire avant de partir en permission. De Paris, il

compte ramener un autel portatif et des livres. Nous le chargeons de commissions pour l'Aumônerie et le laissons tout à la joie d'embrasser... pour la dernière fois, sa maman, sa fiancée et tous les siens qui ne pourront l'empêcher de revenir parmi ses frères dont il a charge ici.

Dans les rues désertes et noires, Milo et moi tâtonnons jusqu'à la gare. Le rapide de Paris nous emporte après trois quarts d'heure d'attente sur le quai, devant le poste de police. Le voyage s'effectue calme et confortable dans un wagon de la S.N.C.F. : demi-somnolence avec le chapelet dans les doigts au fond de la poche.

La grande gare de Leipzig, où nous arrivons à 6 h 30, ne semble guère changée depuis juillet dernier. Seule la grande verrière a été pulvérisée par le bombardement du 4 décembre. Une fois les horaires de retour consultés et les billets de supplément obtenus grâce à un « Heil Hitler » convaincu (!), nous sortons dans la nuit. A l'abri d'une latrine, nous déchiffrons à la lueur d'une allumette la carte de Paul Léon : « Le trente, à la fin du onze Wahren. A droite, le dos tourné à la gare. A partir de 8 h 30. Paul. » Après un petit jeu d'observation de quelques minutes, nous sautons dans le tramway indiqué, ligne n° 11, terminus de Wahren. On roule à travers un quartier en ruines que l'aube commençante dévoile.

Je ne sais si le diacre Philippe (Act. 8/26), une fois rendu sans plus d'indication du côté du Midi sur le chemin de Gaza, comme par hasard celui qui était désert, dut se morfondre aussi longtemps à attendre son ministre éthiopien que nous à nous geler les pieds, le ventre creux, trois heures durant, dans le square de Wahren. Les trams arrivent les uns après les autres désespérément vides de toute figure capable d'attirer notre attention.

Dix heures sonnent. Toujours pas d'amis dans le quartier. Nous pensons déjà à modifier notre programme : nous irons à la Gohliserstrasse, au camp de Werkheim-Concordia, retrouver Jacques Etevenon et avoir ainsi quelques nouvelles fraîches d'Henri, second but de notre raid...

Nous remontions dans un tram quand, interpellé, je me retourne : « Pardon, as-tu du feu ? » Le gars est là, tout contre moi, tendant sa cigarette. J'ai vu son insigne ; d'un geste je lui découvre ma croix scoute camouflée sous le revers de mon manteau : « Salut, on est copains... Nous

commencions à désespérer. » — « Je me doutais bien un peu depuis cinq minutes que je vous observais de mon recoin le nez au vent, toi et surtout ton copain avec sa petite valise en carton qui vient tout droit de l'Aumônerie Rodhain (négligence de détail qui nous sauva). » — « Verrons-nous Cotte, Etevenon ? » — « Peut-être, répond l'ami, un fédéral jociste belge, convoqué lui aussi. » — « Peut-on avoir la messe ? » — « C'est tout à côté, suivez-moi, elle doit se dire actuellement. (6) »

Nous passons un jardinet et pénétrons dans une petite chapelle moderne comble. Le prêtre lit l'Épître. « Ça gaze, dit le Belge, ils sont là. » J'ai tout le loisir pendant le sermon fait en allemand de repérer quelques têtes bien françaises et bien catholiques. Après l'action de grâces, le militant belge nous introduit dans une petite salle derrière. Quelques chaises, des tables avec des livres, des revues de France : voilà une permanence bien audacieuse !

Le patron de céans semble cet homme jeune, carré et calme, fort bien habillé en « civil ». En entrant je le prends pour un curé à cause de la sérénité souriante de son accueil... Erreur : croix scoute, poignée de main gauche, c'est Jacques : « Et Henri ? » — « Toujours pareil ! Nous en causerons plus tard, veux-tu ? Nous avons à travailler maintenant. » Plusieurs dirigeants de la région sont là. Parmi eux : Roger Martins (7) patron à Bitterfeld ; Ligori Doumayrou, prisonnier transformé, ancien de Rawa-Ruska, patron à Zwickhau, et Sabran, un routier qui vient du côté de Dessau. Paul Léon et Auguste Eveno (8) n'ont pas pu venir. Jacques dirigera la séance avec Louis Rolland, ce prêtre qui célébrait tout à l'heure. Clément Cotte gardé à vue dans son camp et à l'usine ne peut venir.

Il est midi. Malgré une faim de loup, nous sommes à jeun depuis la veille, nous avons plus hâte encore de causer. Chacun rapporte ce qui se fait dans sa région comme action sociale et comme action catholique. Milo parle à son tour, expliquant notre méthode de la réco à six ou huit, formation d'une équipe basée sur le contact personnel du

(6) Résidence des Dominicains, cf. J. d'H. Perrin, p. 71-72.

(7) Militant jociste à Roubaix-Tourcoing, responsable de Bitterfeld (Saxe), où se trouve toute une équipe de militants avec l'abbé Louis Doumain, S.T.O., du diocèse de Viviers.

(8) Fédéral de Nantes, responsable pour Halle.

responsable (aumônier, séminariste ou laïc) avec ses dirigeants. Ceux-ci à leur tour forment une équipe de militants plus encore par rencontres individuelles et conversations exigeantes, la vie du camp empêchant le plus souvent les réunions en groupe. Ces derniers, enfin, contactent les gars dont ils sont personnellement responsables. C'est le principe d'une formation spirituelle serrée allant par degrés du responsable à la base.

Ailleurs il se fait un gros travail par les organismes sociaux. La consigne est donc de noyauter les Amicales et toutes ces organisations de loisirs quand on ne peut pas les lancer, ce qui n'est pas toujours indiqué. Il faut aussi avoir certains postes dans l'administration officielle des camps. L'action sociale doit être l'expression authentique de notre vie de chrétiens.

Roger Martins signale qu'à Bitterfeld tous les camps du secteur sont pourvus d'un responsable à la suite d'un repérage fait surtout à la sortie des messes. Les cercles d'études s'y font bien. Un genre de fédération mis en place permet de faire circuler les consignes de Paul Léon. Henri Perrin et Jacques sont venus pour des recollections : l'une d'elles se fit à Neumühle avec les équipes de Julien. Des camarades vont devenir jocistes bientôt.

Louis et Jacques nous parlent des contacts qu'ils ont eus avec le clergé allemand de Leipzig.

Après un petit tour dans le jardin, on se retrouve autour de Louis, le seul prêtre clandestin qui puisse encore manœuvrer librement dans Leipzig, pour un Cercle d'études sur le Corps Mystique. Jacques termine en lisant le *Message aux Jeunes*, de Mauriac. Mi-temps. Nous reprenons pour lire un peu d'Évangile... Il faut essayer de découvrir le Christ pleinement homme, tel que nous le livre le récit évangélique et baser ainsi notre amitié avec Lui qu'exige notre solitude et notre exil.

Jacques Etevenon propose la lecture du chapitre 4 de saint Jean : l'entretien de Jésus avec la Samaritaine. Lecture dialoguée : Roger fait la Samaritaine, Jacques le Christ, je lis le texte du récit. Lecture lente, sans commentaire, coupée de silence... dans la prière à l'Esprit Saint... Nos quatre cents kilomètres et le reste sont bien payés.

Sur une belle prière de Ligori, reprenant à notre compte le verset 4/42, on se sépare... « Ce n'est plus à cause de ce

que tu as dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde », abnégation et délicatesse du militant dans son rôle de meneur d'hommes au Christ... « Faites-nous, Notre-Dame, un cœur tendre à la compassion, aimant sans demander de retour, joyeux de s'effacer devant votre divin Fils ! »

Les conversations-prières continuent dans le tram, dans les rues, parmi les ruines ou la foule, jusqu'au soir. Sur la place de la gare, la nuit tombe sur les squelettes calcinés des immeubles. Roger et Ligor sont déjà partis. Jacques me raconte longuement l'arrestation d'Henri... tandis que par instants un passant braque sur notre trio sa lampe électrique...

En gare de Leipzig je laisse le soin à Jacques de poster un mot pour partager brièvement les richesses de la journée avec le P. Charmot. Nous étions avant-hier le 29. Saint-François de Sales nous a bien soignés pour sa fête...

Premières alertes

Désormais une correspondance serrée avec Leipzig (Jacques m'enverra plus de vingt cartes rapides mais denses, en deux mois), oriente nos projets et notre action. La Reichspost s'est-elle doutée des immenses services qu'elle a rendus à l'Action Catholique ?

Une première carte me parvient en date du 7-2-44.

« Bonjour !

» Bien reçu hier ta carte du 31-1 (9). C'est chic de sentir notre réseau d'amitié et de prières grandir, hein ? Vivement qu'Henri puisse aller passer une journée avec vous (10). Un de nous l'a encore aperçu vendredi dernier, rasé, cheveux repoussant. Pas d'autres nouvelles... On me confirme que d'autres collègues ont été renvoyés en France. Connais-tu Marcel Carrier, Westarbeitslager, Weimar ? En répondant à une carte que je ne me rappelle pas

(9) Plus exactement du 1^{er} février, Milo et moi l'informions de notre retour normal à Sondershausen.

(10) Espoir d'une libération prochaine de Henri Perrin.

lui avoir envoyé, il me donne des nouvelles de son coin. Si par hasard tu le vois, raconte-lui nos conversations du 30. Le 25 mars, la Route de France organise une journée d'union et d'amitié pour les travailleurs d'ici. Essayons d'y faire écho. J'ai passé la journée d'hier à Schkopau-Merseburg, centre bien vivant aussi (11). Ils me disent que Halle a des problèmes (12) —, Jacques. »

Une deuxième le lendemain :

Leipzig, le 8-2-44.

« Bonjour !

» Puisque tu m'as dit que Chemnitz (13) est avare de dispenser les nouvelles qu'il a, puis-je te demander de te charger toi-même de communiquer les nouvelles suivantes à tes amis d'ici ?

» J'ai reçu, hier, une très longue lettre d'Henri qui peut être des nôtres d'un jour à l'autre ; car les docteurs qui l'ont examiné, le 3 janvier, ne l'ont pas reconnu malade ; ils doivent le garder uniquement par prudence (14). Il sort souvent en ville pour travailler. Comme il n'est plus contagieux, on peut lui écrire. C'est formidable comme il a utilisé sa convalescence pour lui et les autres. Il partage ses colis à huit. Il travaille l'allemand et la Messe. Il prie intensément. Je vais lui donner son livre journalier. Il offre telle journée pour Neumühle, telle autre pour vous, etc... Ici tout va bien : j'ai su que Perrin, le prêtre de notre camp, avait été emprisonné sur une dénonciation pour son action politique, activité religieuse et formation de groupes d'amitié. On a du reste écouté ses explications avec bienveillance. Bien à toi. — Jacques. »

Nous nous sentons unanimes avec lui — et plusieurs

(11) Centre industriel à 15 kilomètres au sud de Halle où vit une forte communauté scouts routiers. Parmi eux, Bernard Perrin, de Lyon, qui mourra au camp de Mauthausen, Louis Rérolle et Guy de Courteix, qui en réchapperont. L'aumônier clandestin de Mersburg, Pascal Vergez, du diocèse de Lourdes, sera lui aussi victime de la Gestapo.

(12) Nous aurons André, Pierre et moi, le projet d'aller y donner une « réco », ce qui ne sera pas réalisé par suite des nouvelles mesures de police qui allaient être prises contre les séminaristes.

(13) Jacques était en relations suivies avec la communauté de Chemnitz ; cf. Journal d'Henri Perrin, p. 36-37, 45-46.

(14) Cf. Journal d'Henri Perrin, p. 113-117 ; 120-124 ; 141-146 ; 148-154.

autres déjà — qui a témoigné et mérite maintenant patiemment dans l'ombre pour nous. Mais le coup fut plus dur au reçu de ces deux lignes datées du 17 février :

« Bonjour ! — Clément est mal depuis quelques jours : le choc moral avait été trop fort. Triste, tu sais... De tout cœur à vous. — Jacques. »

J'ai gardé le mot tout le jour à l'usine dans ma poche, et le soir, pendant l'action de grâces, je l'ai lu à la communauté dans l'église... Martyr du corps, martyr de l'esprit. Le Curé de Sondershausen en est atterré. Quant aux militants qui se souviennent des journées du 15 août et du 12 septembre à Nordhausen, ils essaient de mesurer la grandeur de ce sacrifice... et de leur cœur monte une ardente prière. Quant à Victor Dillard, sa charité transparaît dans ces simples lignes : « L'abbé Cotte, de Leipzig, est un de mes très bons amis. Je suis effrayé de ce que tu me dis de lui. Donne-moi des détails si tu le peux (15). » Dans la suite de sa lettre, donnant quelques nouvelles de son coin, il avoue humblement :

« ... Pour moi, c'est toujours l'échec qui vient, je crois, d'un manque d'adaptation. J'avais tout à apprendre. Heureusement que nous savons encaisser. C'est même une des plus grandes grâces que nous ayons reçues. Avec cela, on est solide... Je suis toujours dans la même situation, quotidiennement empoisonné, surveillé, humilié, sans que rien, au fond, de sérieux n'arrive jamais. C'est un excellent traitement pour ceux qui n'aiment pas s'enraciner. Il faut nous résoudre à vivre ainsi. C'est d'ailleurs une joie immense et en plein dans notre esprit. La pauvreté n'est pas autre chose que l'arrachement quotidien pour se remettre entre les mains du Père. Se refuser à marcher sur des rails... Au revoir, mon vieux Paul, comme j'aimerais vous rencontrer tous ! Mais il n'y faut pas songer. Est-il question de permissions pour vous ? Rien entendu d'une démobilisation des « séminos » — encore un bobard probablement ?... »

Jean Carton, André Dupont et Jacques Lozé qui ont circulé ces temps-ci, ont en effet glané, au cours de leur

(15) Un peu plus tard des nouvelles plus rassurantes nous parviendront.

week-end, parmi les communautés à Saafeld, à Magdebourg, à Chemnitz, quelques bruits selon quoi les séminaristes S.T.O. se verraient offerte la possibilité de rentrer en France s'ils le voulaient, afin d'achever leur service de travail tout en poursuivant leurs études... faveur trop inattendue pour inspirer confiance.

Mais les événements se précipitent et les faits viennent confirmer nos appréhensions tout en nous éclairant sur les véritables intentions du D.A.F. et du Parti. Jacques, de Leipzig, m'apprend en date du 6 mars : « le *sacerdos* de Chemnitz est comme Henri (16). Il a vu une quinzaine de ses jeunes collègues renvoyés en France samedi dernier ».

A Neumühle, à Magdebourg, à Oschersleben, à Saalfeld, à Vienne même, tous nos frères sont avertis que des dispositions spéciales vont être prises à leur égard. Ils sont recensés. Certains doivent effectuer des demandes personnelles de départ. La plupart sont laissés dans l'équivoque. Le jeudi 9 mars, en fin d'après-midi, l'interprète de l'usine vient m'informer que Brunnquell réclame la liste des séminaristes de son usine. Il n'a pas pu avoir d'autres explications si ce n'est qu'il s'agit de répondre à une demande de recensement formulée par l'*Arbeitsamt* de Nordhausen. Dans les jours qui suivent, plusieurs déjà quittent l'exil et la mission, ayant obtenu sur leur demande d'être rapatriés...

Je donnerais cher pour abolir les nombreux kilomètres qui me séparent de celui qui, déjà peut être tout à la joie de nous revoir (17), sait aussi le combat qui se livre actuellement en nous, lui dire le pour et le contre, et entendre de sa bouche une réponse vivante. Il faut prévoir un départ prochain. Les dernières réollections sont terminées. Les équipes chrétiennes sont maintenant relancées à Nordhausen, à Erfurt et dans les camps des environs. La campagne pascalle bat son plein. Nous avons adopté les consignes précises de Jacques à Leipzig : amener trois gars à l'eucharistie : communier une fois tous les huit jours. Travailler personnellement sur un point précis.

(16) C'est-à-dire : arrestation de l'abbé Jacques Vignon, à Chemnitz et rapatriement forcé des séminaristes groupés autour de lui dans les usines d'Auto-Union.

(17) Ceux de Chemnitz, partis le 4 mars, venaient sans doute d'arriver à Mongré.

Mais déjà il a fallu renoncer, Pierre, André et moi, à la triple récollection projetée à Halle pour rencontrer séminaristes, dirigeants et militants. Il a fallu annuler Auguste Eveno, Jacques Etevenon, Paul Léon, et Paul Watrelot.

Je rejoins Milo, à Kleinfurra, ce samedi 11 mars, et le trouve prêt, lui et son équipe, pour cette nouvelle épreuve. Nous pouvons leur être arrachés d'un moment à l'autre, soit par contrainte, soit par obéissance ; ils maintiendront. Nous passons la veillée à prendre les dispositions nécessaires. La nuit est déjà très avancée. Comme je les sens de plain-pied avec les Actes des Apôtres, nous relisons ensemble les adieux de Paul aux anciens de l'Eglise d'Ephèse (Act. 20/17-38).

Après la messe dite dans une salle de café par un prêtre réfugié de Cologne, je quitte Kleinfurra et passe mon après-midi le dimanche avec les militants de Nordhausen. J'y rencontre un séminariste prisonnier, transformé depuis peu, qui a du nerf (18). Comme il travaille dans un kommando voisin de Nordhausen, il pourra prendre en main l'entraînement des dirigeants. A la veillée l'équipe (19) s'est réunie autour de moi dans la chambre de René Tournemire. Sa patronne, Madame Roegner, nous laisse faire comme chez nous. Chacun devant tous s'engage à prendre ses frères en charge... Je ne trouve pas d'autre parole à leur adresser, ni de joie plus grande à me donner avant de les quitter, si ce n'est de leur lire cette lettre du père Charmot reçue la veille, datée du 28 février.

« ... Vous êtes les messagers de l'Amour et les porteurs du feu divin. Bien plus, vous portez dans des vases d'argile (peu importe !), le sang de Jésus-Christ. La semence des moissons spirituelles, ce sont ces gouttes du sang du Christ, cachées sous le Sacrement de votre présence, de vos paroles et de vos dévouements. Vous verrez de belles choses avec le temps, qui feront regretter à d'autres de n'avoir pas été vos compagnons de voyage, les routiers du Christ avec vous, et qui vous feront chanter plus d'un Magnificat... Hâtez-vous d'achever votre œuvre avant que sonne l'heure du retour.. »

(18) Albert Dupasquier, de Saint-Paul-sur-Yonne (Haute-Savoie).

(19) Ceux de Montagna, Pierre Giraud, Paul Vitel et Robert Bertolero (scout de Saint-Avertin, Indre-et-Loire). — de Mabag, Garnier, jociste de Rennes — de Salza, Gresly, jociste de Paramé, etc.

Vous possédez le Saint-Esprit. Il fallait pour cela, sortir de soi ; la porte de sortie, vous l'avez trouvée le jour où vous êtes entrés dans ce pays qui voulait vous incarcérer dans ses frontières et qui vous a délivrés du monde... Vous voyez que je vous comprends et que je vis du même idéal que vous. Que Pâques vous apporte de grandes consolations !... »

La lecture terminée, l'un d'eux me dit : « On ne m'a jamais écrit comme ça de chez nous... pourtant, ma maman !... »

Pierre, André, Jean, Jacques, André Dupont, Emile Lebrun, et tous les autres, ainsi réconfortés, nous pouvons faire nôtres les mots de l'Apôtre : « Veillez donc, les gars, rappelez-vous ces mois où nous avons travaillé, avec vous, de nos deux mains et à plein cœur. Des « séminos », des « apprentis-curés », comme vous dites, ont vécu parmi vous, essayant de montrer qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir... »

Rentré le lundi matin à l'aube, après une journée d'usine, j'écrivis longuement au père Charmot.

« Père bien cher. Je suis un peu las, ce lundi soir : retour de promenade, pas de nuits, beaucoup de « paroles », mais tellement de grâces et les plus petites sont les plus délicieuses. Excusez donc le décousu de ces lignes. J'ai reçu avant-hier votre dernière lettre et Pierre l'a lue pendant que nous marchions ensemble sur une route entre deux trains. Les événements se précipitent. Vous avez peut-être éprouvé, depuis longtemps, la joie d'embrasser ceux qui sont revenus par force... mais voici notre pensée si le départ continue pour nous à se présenter comme une option volontaire. Vous verrez ainsi combien nos cœurs se sont accrochés à l'ouvrage : nous sommes comme du chiendent dans la terre.

» Nous n'avons pas fondé l'obligation de notre départ en Allemagne sur une contrainte politique, mais sur la Charité sanctionnée par l'obéissance. Ce n'est pas, semble-t-il, parce que cette contrainte vient à cesser pour nous seulement, mesure d'exception ou de sournoise faveur (qui sait ?), que nous quitterons de nous-mêmes notre pays de mission. Seule une signification manifeste de Dieu, nous venant des événements ou de l'obéissance, nous indiquera la route du retour... Ne faut-il pas aussi tenir compte de

l'opinion de nos camarades travailleurs, bien que de toute façon, critiqués ou incompris, nous serons pris pour des lâches ou pour des poires. Mais envoyés comme ferment dans la pâte, nous ne pouvons ainsi lâcher au moment le plus dur... Semence de Dieu, il faut voir ainsi notre apostolat de présence ici... Il faut donc que nous soyons saints, ici pour que ne dépérissent pas cette masse. Grâce à nous, la Foi est maintenue chez un petit nombre. Mais les autres ? Comment donc invoqueront-ils Celui en qui ils n'ont pas cru ? Comment croiront-ils si personne ne leur en parle ? Et qui en parlera si personne n'est envoyé ? L'Eglise est cette chaîne d'hommes qui se disent Jésus-Christ depuis des siècles à travers toutes les infortunes. Nous ne pouvons pas la rompre de nous-mêmes en cette grande infortune actuelle. Notre présence est sacerdotale. Notre Foi est grande, c'est pourquoi Dieu nous fera signe. Si nous sommes contraints de quitter cette terre de mission, nous le ferons avec, au cœur, une plaie plus saignante que celle reçue au départ. Nous reviendrons avec, dans le regard, un rêve indicible qui ne finira jamais. J'espère que vous trouverez sur nos visages les marques de ceux qui ont vu la grâce de Dieu. Il faut beaucoup de Foi quand Dieu semble se faire complice pour la destruction, au moins apparente, d'un ouvrage qui montait ici contre toute espérance. Le martyre de la contrainte continue : c'est amer, mais c'est bien. En attendant, nous œuvrons le plus possible. Voici les derniers mots reçus d'Henri par notre ami Jacques aujourd'hui : « Moins que jamais, il ne faut regretter d'être venu. Ce que nous faisons est peu, et pourtant cela s'exprime en lettres de feu sur le corps du Christ. Il faudra faire la relève, la lutte ne fait que commencer. » — La Volonté de Dieu se fera. Nous sommes prêts à tout... priez et faites prier pour Pâques : ça marche un peu partout... »

Pâques en Thuringe

Pâques approchait et avec lui le renouveau. Pierre a pu obtenir quinze jours à l'infirmerie de son camp et dans le calme il a préparé — les écrivant de sa propre main — des méditations selon les Exercices de Saint Ignace destinées aux dirigeants de Kleinfurra. Erfurt, Nordhausen, auront

aussi leur retraite pascale sous forme de lettres quotidiennes adressées aux responsables.

La baraque des « Pastoren » de Brunnquell, d'hôtel qu'elle était, devenue depuis peu un centre d'expéditions important de colis et de lettres, prend l'air maintenant d'un secrétariat où les plumes bénévoles remplacent la machine à écrire quand il faut reproduire à plusieurs exemplaires plans de retraite, résumés d'Evangile, méditations circulaires, etc. Nous « raflons » régulièrement du papier au secrétariat de l'usine à chaque perception de tabac, car les papeteries sont inabornables en ville. Quant au courrier d'Allemagne, il y a longtemps que nous ne le postons plus à l'usine pour ne pas attirer de soupçons ; la poste, la gare et autres lieux se partagent nos expéditions.

Les nouvelles continuent d'être inquiétantes. L'abbé Bousquet vient d'être arrêté et fort malmené à Berlin. Jacques Vignon est encore sous clef à Chemnitz. C'est toujours l'équivoque pour ceux de Neumühle qui s'attendent à partir d'un jour à l'autre, alors qu'ils commencent à recueillir les fruits de leur labeur de l'hiver. Ils pourront cependant partager la joie de Pâques avec leur groupe d'amitié. La veille de leur départ, l'un d'eux, André Meynier, assisté de ses frères, présentera au baptême René qui avait été saisi par la charité de la communauté (20).

De Saalfeld, nous apprenons que les séminaristes ont été marqués au crayon rouge sur les listes du D.A.F., à Weimar : ils sont classés comme inassimilables. De plus, l'Amicale de Weimar a fait passer une circulaire à tous les responsables d'amicales de Thuringe, leur enjoignant de ne plus tolérer aucune activité jociste et de ne plus accepter de jocistes dans leur bureau. On parle déjà d'arrestations dans le Sud et, dimanche dernier, Jean Goin et Maurice Devise ont été pistés et inquiétés par un policier, au retour d'Erfurt. Camille a d'ailleurs été averti par son patron de se mettre sur ses gardes.

Voilà bien qui me fait hésiter à répondre à l'invitation de Marcel Carrier qui me convie à une promenade à Weimar pour le 2 avril, lorsque je reçois, ce 28, une grosse

(20) Paul Watrelot et son équipe laisseront le camp de Neumühle en bonnes mains à leur départ : Jacques Magnan, Julien Van de Wiele et Eugène Lemoine (fédéral jociste de Saint-Brieuc) responsable au camp Schleicher. Ils feront désormais équipe avec des scouts routiers.

enveloppe de Leipzig contenant le journal de prison d'Henri consigné sur des papiers de toutes dimensions et de toutes couleurs. C'est Jacques Etevenon qui me l'envoie avec ce petit mot :

« Carrier me demande d'aller le voir à Weimar le 3 avril. Je travail ce dimanche-là, comme aujourd'hui. Mais si je sens cela possible, je compte laisser tomber et arriver à Weimar en fin de samedi après-midi. Je serais heureux de te revoir avant ton départ (!)... (21). »

Ceci me décide et je répondis à Marcel : « Oui, s'il fait beau... »

**

La journée fut magnifique. Dimanche des Rameaux — un vrai temps de Pâques fleuries. André Yverneau vient : nous rentrerons par Erfurt. Tout a bien marché, à part les punaises qui nous ont « éjectés » de nos paillasses pour les trois ou quatre heures de sommeil que nous comptions avoir au camp de Marcel Carrier. Quant au repas de midi, le dimanche, il fut pris à la barbe du chef de la Gestapo dans le plus grand restaurant de Weimar. Marcel l'avait reconnu qui attendait tout près de nous qu'une place soit libre, la salle était comble.

Mais Jacques, toujours flegmatique, fut partisan de continuer à « jaser » tranquillement — ce qui était le plus sûr moyen de ne pas être inquiété.

Après une séance d'entraînement avec les militants de Marcel dans sa chambre, nous prenons le temps, Jacques, André et moi, de faire avec lui, carte en main l'inventaire de toutes les villes de Saxe et de Thuringe... Marcel nous énumère ses voyages dans le Sud : il a visité toutes les villes, une par une, chaque dimanche depuis son arrivée à Weimar en juillet 1943. Il a même poussé jusqu'à Coburg à l'occasion de Noël. Ses contacts sont particulièrement étroits avec Schmalkalden, d'où Jean Tinturier et deux autres séminaristes (22), à l'instar de Sondershausen, rayonnent vigoureusement sur les environs : Suhl, Zella-

(21) Etant donné qu'il est toujours question pour nous de rentrer d'un moment à l'autre.

(22) Louis Kuehn et François Donati, tous trois séminaristes étudiants à Paris.

Mehlis, etc. et organisent récollections et rallyes clandestins.

Marcel est plein de fougue, un peu trop à l'avis de « Frère Félicien », son co-chambriste et ange gardien, un Spiritain : « Tout cela va mal finir. Marcel bouge trop, écrit trop... » Henri Marrannes, qui nous a rejoints à l'aube, venant de Géra, complète le tour d'horizon en donnant des nouvelles de son coin. Il partage les appréhensions de « Frère Félicien » : « Je me suis calmé depuis octobre dernier : nous avons donné beaucoup d'autonomie à nos communautés. Yves (23) a d'ailleurs été interrogé plusieurs fois par la Gestapo à la suite de nos déplacements et ne sort plus maintenant. J'ai hésité à venir aujourd'hui... Il faut faire du « surplace » maintenant... »

Jacques de conclure sagement : « De toute façon, ils sont au courant de ce que nous faisons. J'ai été l'autre jour à la Gestapo de Leipzig pour avoir des précisions sur le sort qu'ils réservent à Henri. Je me suis rendu compte qu'ils pourront nous « coffrer » tous quand ils voudront, avec ou sans preuves évidentes. Continuons donc prudemment sans trop jouer aux clandestins, mais réduisons strictement à quelques-unes nos allées et venues, et nos lettres. »

Avant de se quitter, nous signons une carte innocente que Jacques adresse à Paul Léon, lui signifiant ainsi le bon résultat de la promenade. Nous avons laissé aussi quelques Nouveaux Testaments à Marcel qui n'en avait pas sous la main : il a compris, lui aussi, certaines choses au cours de la journée.

Comme les communautés doivent rester en contact par la tête, Marcel propose un rallye à Arnstadt, le 23 avril, pour les dirigeants de Thuringe-Sud. J'y serai afin d'assurer la liaison avec ceux de Thuringe-Nord, qui se rencontrent à Nordhausen le 7 mai. Je compte y trouver ce jour-là André Parsy, d'Eisleben, Marc Julia, de Göttingen (24), et Jean Galtier (25), tout récemment évacué de Berlin, que Jean Carton vient de découvrir au cours d'une randonnée à Mülhausen. Le curé de Nordhausen nous prêtera la crypte

(23) Yves Rabourdin, l'aumônier clandestin de Géra.

(24) Le premier, dirigeant fédéral de Roubaix ; le second, scout routier.

(25) Jésuite, prisonnier de guerre ayant accepté de passer « travailleur civil ». Il avait déjà accompli du bon travail à Berlin.

de son église.... Ainsi le rêve de Clément Cotte sera réalisé. Toutes les communautés à l'ouest de Leipzig sont maintenant en liaison. Quoique assez autonomes, elles pourront manœuvrer assez discrètement à la moindre indication de Paul Léon ou de Jacques Etevenon.

André et moi sommes rentrés par Erfurt. J'ai pu constater le travail accompli depuis mon dernier passage fin janvier. Là aussi, les fruits passent déjà la promesse. André ne me confiait-il pas dans le train, au retour, que Camille, empoigné par la vision de tout ce travail intérieur de la grâce chez ses frères, avait eu la révélation du sacerdoce... Camille se doutait-il ?

Nous causons ainsi jusqu'à l'arrivée tout en jetant un coup d'œil à la portière, à chaque halte, car il y a un maudit policier qui fait les wagons les uns après les autres. On sût lui brûler la politesse convenablement.

**

Les célébrations pascales n'ont pas été publiées par voie d'affiches. Pas de sermons. Aucune presse. Pas de propagande. Pâques en Thuringe fut silencieuse, mais pourtant belle. Le Père Dillard aurait été satisfait, je crois, lui qui tout récemment, alors que je lui confiais nos projets de campagne pascale, avait répondu tout net : « ... Je crois de plus en plus à la nécessité d'une vraie vie chrétienne. J'ai horreur de la religion à bon marché que l'on délivre en France à longueur de journée : premières communions officielles, mariages païens à l'église, enterrements hypocrites, , etc. Toute la religion qui n'est pas incarnée, participée, avec engagement personnel d'action ne mérite pas le nom de religion. Il faut lier dans l'esprit des Français l'idée de religion et l'idée de formation de la volonté, c'est-à-dire de sacrifice. La messe est incompréhensible sans cela et incomprise... Pâques arrive, j'ai horreur d'une « retape » pour Pâques qui en ferait une hypocrisie. Simplement chercher des hommes, les former spirituellement à fond... Je te quitte parce que je tombe de sommeil... (26) »

Il y eut de fait des militants qui profitant des trois jours

(26) En date du 27 mars 1944.

chômés (27) réapprirent le chemin de l'église à des copains. Et ce cheminement vers le prêtre, cet aumônier en kaki au fond de l'église, ou posté derrière ses barbelés, ce prêtre-ouvrier, volontaire, clandestin, dans son jardin public, ou ce curé allemand, parfois bien gauche, avec son questionnaire en français, qu'il tient dans la main, mais si accueillant dans son confessionnal, était le fruit d'un long travail d'amitié.

A Sondershausen, Pâques fut malgré tout une fête joyeuse. La petite église se trouva pleine de Français et de Belges, certains venus de bien loin, à pied ou à vélo, bien avant l'heure, aux deux messes de huit et dix heures. Il fallut s'entasser dans les petites chapelles latérales pour laisser la place aux fidèles allemands. Herr Pfarrer Kirchberg, voyant tous ces jeunes hommes, était resté au fond de la nef après la première messe. Une fois les derniers Allemands retirés, nous avions rempli à nouveau les bancs. S'approchant alors, il suggéra : « Il faut qu'ils chantent, tous ces jeunes ! Aujourd'hui, c'est Pâques, on peut être imprudent. » Ce qui fut fait après l'action de grâces animée par Milo, Julot et ceux de KleinFurra.

Toute la semaine, le courrier de Pâques est un trésor de grâces où se dévoilent les astuces ou les audaces des uns ou des autres pour entraîner ce jour-là le plus grand nombre possible au Christ, et se trahit la joie de l'ouvrier. N'est-ce pas, Père Dillard, ce que dit votre dernière lettre ?

« Mon cher Paul. Ce lundi de Pâques me laisse enfin quelques minutes pour venir bavarder avec toi. Il y a longtemps que je voulais le faire, mais onze heures quinze de travail quotidien, une heure de trajet aller et autant pour le retour, avec la messe quotidienne, il ne reste pas grand-chose, d'autant plus que nous travaillons la plupart des dimanches. Enfin, il y a une Providence : je me suis enfoncé, bien « involontairement » d'ailleurs, un tournevis dans la main l'autre jour et j'ai été pour huit jours exempt de travail pendant la semaine sainte, ce qui m'a permis de circuler un peu et de m'occuper de la paroisse. C'était vraiment une aubaine formidable. Grâce à cela, la journée de Pâques a été belle, beaucoup plus belle que je n'aurais osé l'espérer. Décidément, si l'on peut dire, le Christ a

(27) Le Vendredi-Saint est fête chômée en Allemagne.

raison : il faut continuer toujours de labourer, semer, fumer autour du figuier stérile, et l'esprit de violence n'est pas l'esprit du Christ... Il faut insister sur le lien indispensable entre vie chrétienne, état de grâce et formation de la volonté. Tous ceux qui n'ont pas compris cela n'ont rien compris, me semble-t-il. A cette condition, l'engagement chrétien est vital et le Christ réellement participé... Mais l'avenir est chaque jour totalement incertain : il faut s'en remettre à la Providence... »

La joie du Christ ressuscité et de la Chrétienté renaissant parmi les travailleurs ne dissipait pas les angoisses encore latentes au fond des cœurs. Toujours en instance de départ, à la merci d'un patron qui à tout prix veut nous garder parce que nous faisons tourner la branche d'industrie de guerre de son usine, ce qui lui permet de ne pas partir au front, nous espérons cependant poursuivre l'œuvre commencée.

*
**

VEILLE DE DÉPART. — Ce matin 19 avril, contrairement à l'ordinaire, j'ai peu de courrier. Tout d'abord, deux Postkarten.

La première de Leipzig. C'est Jacques encore une fois...

« Bonjour ! Bien reçu ta carte du 4/4. Je presse Paul Léon pour une réunion en mai. J'ai oublié de te préciser ma pensée sur lui l'autre dimanche. Je crois qu'il vaut mieux que ce soit Paul qui soit notre patron régional : il a je crois plus de temps que moi pour écrire et pour penser et (ceci n'est pas un argument décisif, mais quand même...) la majorité de nos gars étant jociste, le fluide passe mieux. L'essentiel est de l'aider au maximum à réaliser le front catholique qu'il est le premier à souhaiter voir s'élargir et s'unifier. Amitiés à André. Bientôt lettres d'Henri. T'ai-je dit que Clément a rejoint Henri ? (28) »

La deuxième de Wuppertal, la toute dernière :

« Ce 14/4. Cher Paul... Je viens d'écrire à Jacques Etevenon et je continuerai. Toujours vie calme, mais

(28) Clément Cotte, arrêté définitivement le 4 avril 1944, ne sera pas renvoyé en France. Déporté à Dachau le 22 juillet (N° 32.270), il y retrouvera Victor Dillard, son évêque de Clermont-Ferrand Mgr Piguet et... beaucoup d'autres.

travail de plus en plus absorbant. Passé ce matin trois heures avec les petits amis de Perrin, mais sans conclusion. Il n'est pas impossible que je revienne en France. A la grâce de Dieu. Il n'a pas si mal fait les choses jusqu'ici, il continuera. Bonne joie de Pâques ! — Victor D. » (29)

Puis une lettre du Père Charmot, fidèle chaque 28 du mois.

« ... Je crois que Notre-Seigneur attend de vous un grand témoignage et que vous avez répondu à son attente par la première étape de votre mission. Il faut être, comme la sainte Vierge, très abandonné à sa volonté qui nous ménage bien des surprises, mais qui, par des chemins bien imprévus, nous conduit à des hauteurs que nous sommes incapables de mesurer... Il est certain que nous ne sommes pas au bout des souffrances qui sont réservées à la France et tout particulièrement à la jeunesse de France qui porte le plus lourd fardeau des humiliations de la patrie. C'est la jeunesse qui seule pourra relever les âmes françaises à la hauteur de leur vocation nationale ; mais ce relèvement ne se fera pas sans une lutte acharnée ? Il y a, contre l'enfer et pour Dieu, une partie capitale à gagner pour le règne du Christ. Les démons ne seront vaincus que par des martyrs et par des apôtres, dignes et capables de verser leur sang... »

Croyait-il être si bon prophète !

(29) Arrêté le samedi 22 avril, Victor Dillard restera à la prison de Barmen à Wuppertal jusqu'au 27 novembre. Déporté le lendemain à Dachau, il y mourra, épuisé, peu après une amputation de la jambe tentée par un ami, le docteur Suire, le 12 janvier 1945.